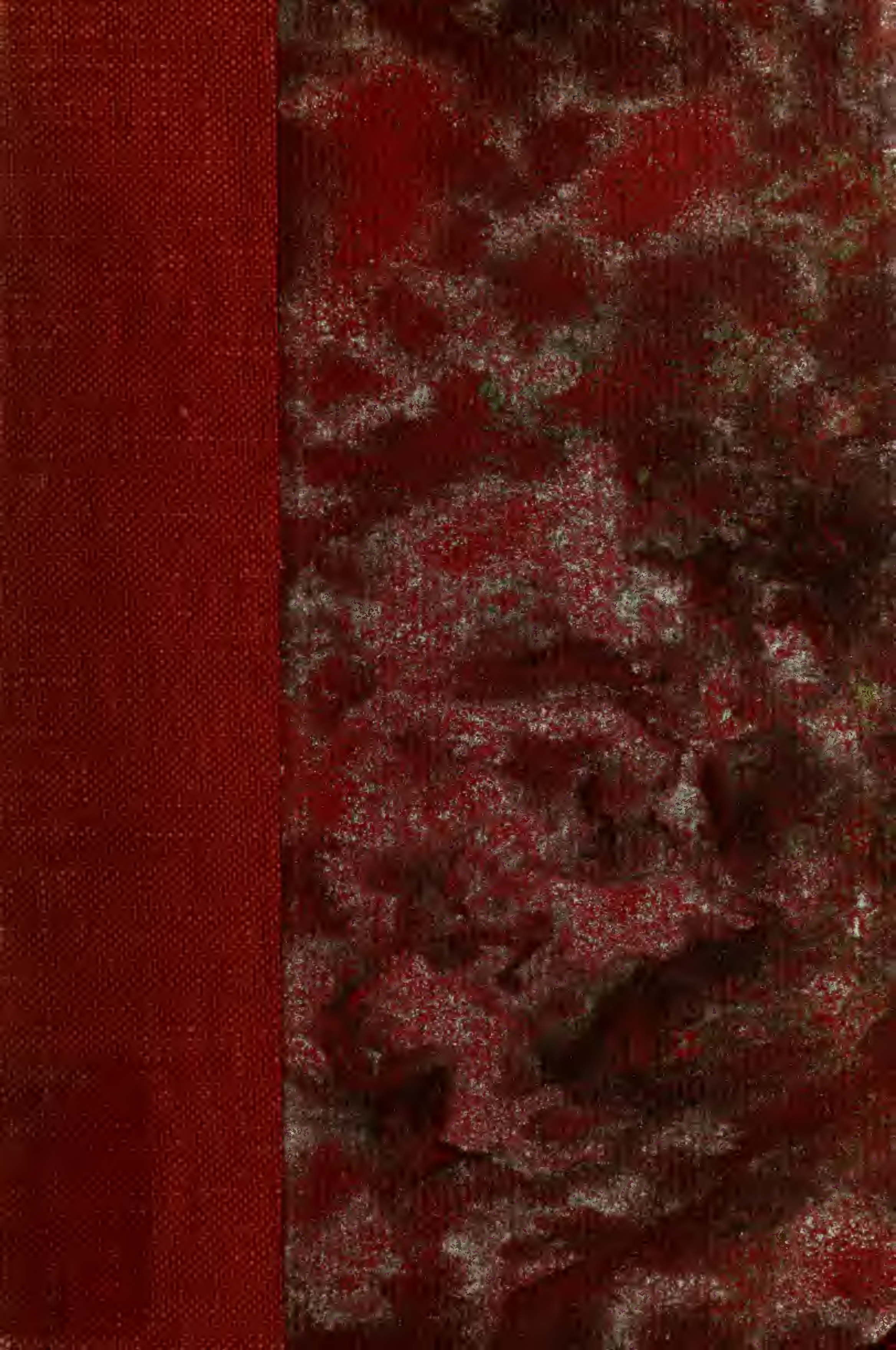
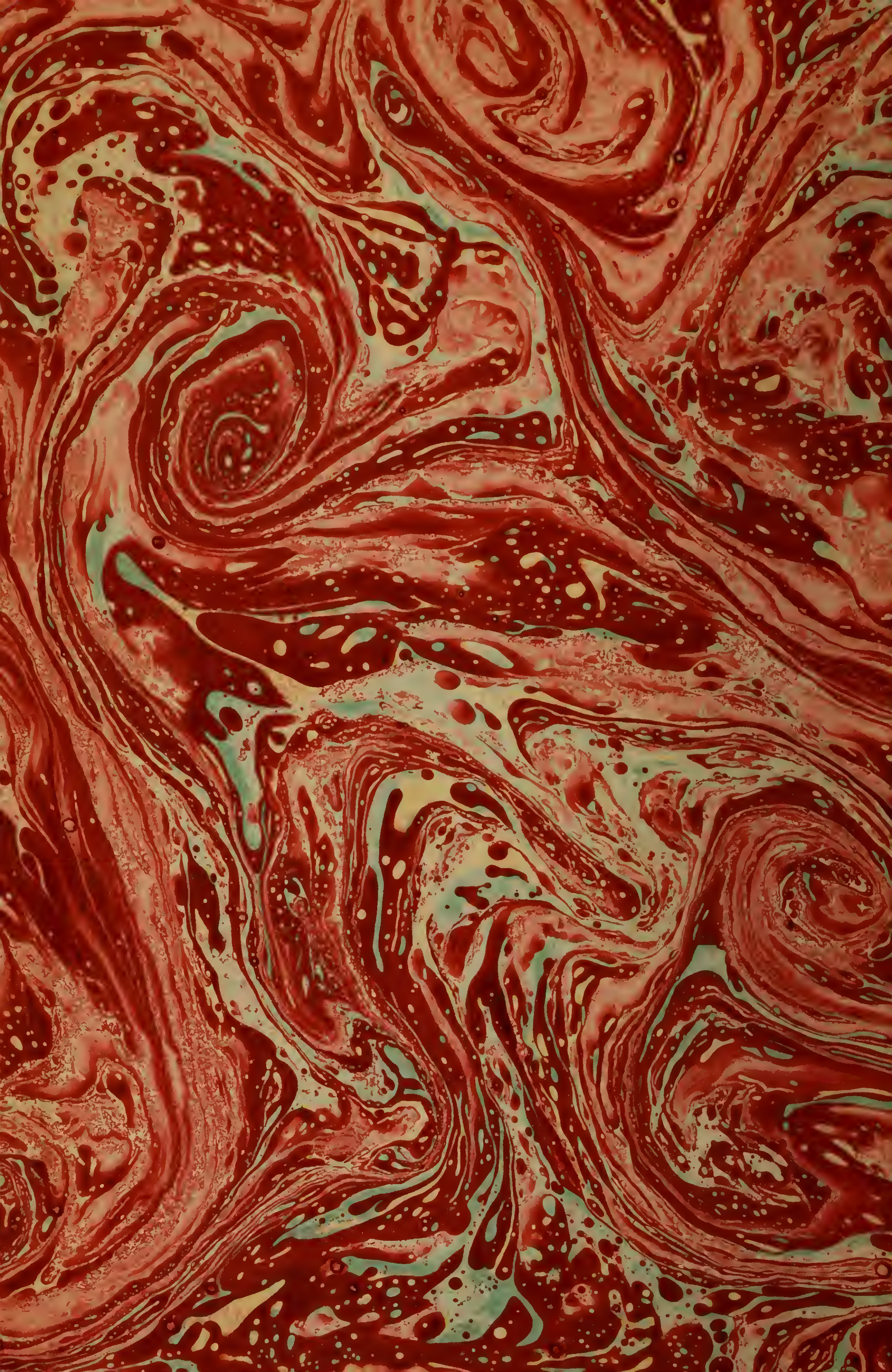
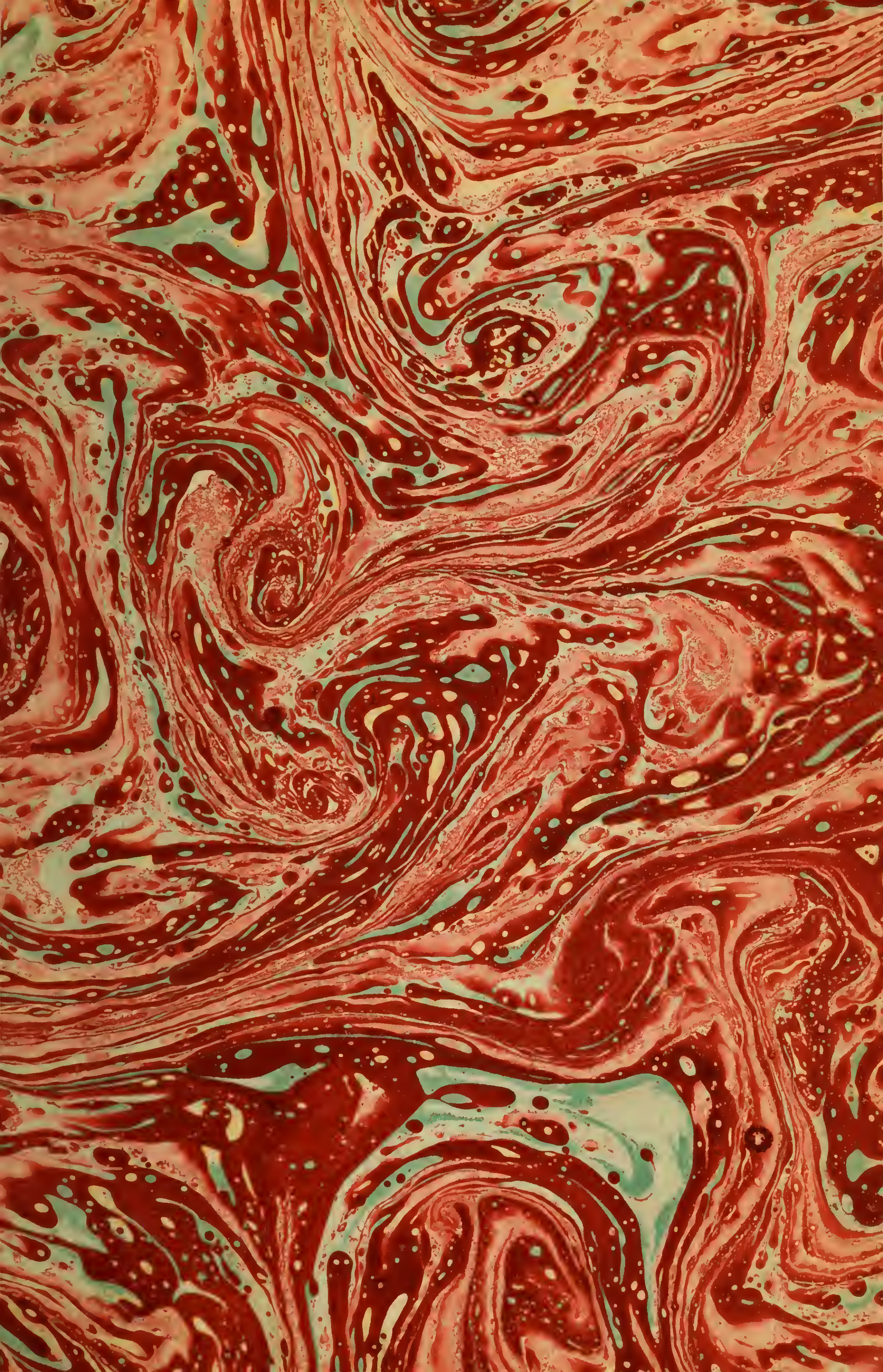






# LA CHATELAINE DE VERGY


LES BANDEAUX DÉCORA-
TIFS AVEC ILLUSTRA-
TIONS ET L'ORNEMEN-
TATION DE L'OUVRAGE
ONT ÉTÉ DESSINÉS PAR
PIERRE COURTOIS
ET GRAVÉS SUR BOIS
PAR E. GASPÉRINI.


La châtelaine de Vergy
Conte du XIIIe siècle
publié et traduit
par
JOSEPH BÉDIER
de l'Académie française
L'ÉDITION D'ART
H. PIAZZA, 19, RUE BONAPARTE
PARIS



# Préface

*On peut déterminer avec une précision suffisante la date de ce petit poème. Plusieurs des manuscrits qui nous l'ont conservé sont de la seconde moitié du XIII^e siècle ; et, d'autre part, vu l'état de délabrement, attesté par les rimes, de la déclinaison à deux cas, on ne saurait l'attribuer au siècle précédent : il fut donc, selon toute apparence, composé au temps de saint Louis, aux alentours de l'an* 1250. *Mais où? et par qui? L'auteur n'a pas signé ; le fait que l'aventure par lui contée se déroule à Vergy, au duché de Bourgogne, n'implique pas que lui-même ait été*

*un Bourguignon *; et, si, pour discerner en quelle région il a pu vivre, on cherche des indices d'ordre linguistique, on est pareillement déçu. C'est qu'au XIII[e] siècle la France avait dès longtemps réussi à constituer en dignité, par dessus la diversité et la rusticité de ses dialectes et de ses patois, cette chose merveilleuse, une langue littéraire, dont usaient pareillement les écrivains et les copistes de toutes ses provinces, encore que plusieurs l'aient plus ou moins teintée de nuances dialectales. De telles particularités, tantôt lorraines, tantôt champenoises ou picardes, se remarquent dans les anciennes copies de la* Châtelaine de Vergy *; mais elles sont fugitives, elles varient d'un manuscrit à l'autre et représentent l'usage des scribes, non nécessairement l'usage du poète.*

*Cet anonyme n'est pourtant pas pour nous vraiment un inconnu. Tous les lettrés ont lu ce livre admirable,* La Vie en France au moyen âge de la fin du XII[e] siècle au milieu du XIV[e] *(Paris,* 1924*), où M. Ch.-V. Langlois analyse et apprécie, avec autant de sûre délicatesse que de science, les*

* Il prête un rôle scandaleux à une duchesse de Bourgogne et la fait périr d'une mort honteuse. Or les ducs de cette maison se sont pendant des siècles succédé de père en fils. S'il avait vécu en terre bourguignonne, se serait-il permis, même dans un conte imaginé à plaisir, de mettre en scène, en de telles conditions, une héroïne qui ne pouvait être que l'aïeule directe du duc régnant ? Plusieurs critiques l'ont admis : mais c'est lui attribuer une imprudence, ou, qui pis est une faute de goût.

*romans mondains du temps. Ils connaissent donc déjà notre conteur, pour l'avoir rencontré parmi les romanciers de son groupe, voisinant avec ses pairs, l'auteur de* Flamenca, *l'auteur du* Châtelain de Coucy. *Comme eux, il a écrit pour ces « chambres des dames » que le sire de Joinville et le bon comte de Soissons regrettaient si fort pendant la bataille de Mansourah et qui eurent leurs précieux et leurs précieuses aussi bien que les ruelles d'Arthénice et de Climène. Qu'il faille se le représenter, comme on doit faire de Jean Renart et de Jacques Bretel, sous les traits d'un ménestrel de métier, attaché à quelque maison princière, ou qu'il ait été l'un de ces mondains, tel Philippe de Beaumanoir, tel l'auteur du roman de* Joufrois, *qui rivalisaient à l'occasion avec les ménestrels, toujours est-il qu'il a dû vivre en plein monde « courtois », en des cercles raffinés, parmi des jeunes seigneurs et des jeunes femmes, bons connaisseurs en fait de casuistique sentimentale, habiles aux subtilités des « jeux partis » et des « demandes d'amour ». Avant lui, autour de lui, après lui, combien d'autres romanciers, de Gautier d'Arras à Renaud de Beaujeu et à Jean de Condé, ont comme lui escompté la faveur, la complicité de ces publics chevaleresques ! Si divers soient-ils, ils appartiennent à une même école : le maître du*

*chœur, c'est toujours Chrétien de Troyes. On voudrait marquer nettement cette filiation, cette communauté d'esprit. Mais comment faire, en ce court avant-propos? Plutôt que de disserter, je conterai un conte, celui des* Trois chevaliers et del chainse. *Je l'emprunte au trouvère Jacques de Baisieux, qui fut un disciple de Chrétien de Troyes, comme l'auteur de la* Châtelaine de Vergy.

*Trois chevaliers sont hébergés dans un château où vit, sans amour, une jeune femme, auprès d'un riche seigneur, son mari. S'ils séjournent là, c'est que prochainement, dans le voisinage, sur les terres d'un autre seigneur, un tournoi sera donné, qui les attire. En attendant tous trois se sont épris de la dame et l'ont requise d'amour. Elle ne les a ni accueillis ni repoussés. Aime-t-elle déjà l'un d'eux? Se rendra-t-elle? Peut-être; mais elle s'est tue, mystérieuse : bientôt elle les éprouvera tous trois.*

*Voici qu'ils ont quitté son manoir pour gagner le lieu du tournoi. Alors elle choisit un* chainse, *une de ces longues tuniques à manches, faites de fine soie, qui servaient de parures aux femmes, mais que revêtaient aussi à l'occasion les chevaliers, pour recouvrir leur cotte de mailles. Elle appelle un de ses écuyers et lui désigne nommément l'un des trois prétendants : « Tu l'iras trouver en*

*secret, et tu lui présenteras de ma part ce chainse blanc. Tu lui diras que, s'il veut vivre en mon service, il l'endosse demain à même sa chair nue, et que sans autres armes que le heaume, les chausses de fer, l'écu et l'épée, il joute au tournoi sous cette armure de soie. S'il refuse, tu adresseras la même requête à cet autre (et elle le nomma), et, s'il le faut, à cet autre. »*

*L'écuyer obéit. Le premier chevalier se réjouit d'abord, puis hésite, tremble, se dérobe enfin; et de même le second. Le troisième rend grâces à sa dame, reçoit le présent redoutable. Lui aussi, tout au long de la nuit, il se représente son risque : il va perdre son corps et son âme, et sa chair frémit. Mais Amour, le dieu puissant, celui-là même qui a inspiré et enjoint à sa dame, quoi qu'elle pût en souffrir, de le jeter en ce péril, le réconforte. Et, au matin, ayant couvert le chainse de ses baisers, il le revêt; il ne l'échangerait pas contre le plus fort haubert d'acier angevin. Il se précipite au tournoi, reçoit et rend les rudes colées, et tous l'admirent. Bientôt son sang ruisselle et blasonne de pourpre la tunique blanche. Le bruit de la téméraire emprise d'armes se répand et désormais les jouteurs évitent le Rouge Chevalier. Il s'acharne néanmoins, jusqu'à l'heure où, le tournoi ayant pris fin, il sort de la lice, victorieux,*

*mais navré de trente coups de lances et d'épées.*

*Il ne meurt pas, pourtant. A quelques jours de là, comme il gît sur son lit de blessé, il apprend que là-bas, au château d'où il est venu, le mari tient une cour plénière. Alors il renvoie le chainse à sa dame : le dernier jour des fêtes, quand elle devra, selon l'usage féodal, servir ses hôtes au repas, qu'elle le revête à son tour!* « *Oui, dit-elle, puisqu'il fut teint du sang de mon ami loyal, je le tiens pour une parure de reine, et chaque goutte de ce sang m'est plus précieuse que la plus belle des pierreries.* » *Ne doit-elle pas à celui qu'elle aime de risquer autant qu'il a risqué? Non plus qu'il n'a douté d'elle, elle ne veut douter de lui; non plus qu'elle n'a agi par caprice, il ne saurait agir, elle le sait, par ressentiment ; égaux devant la passion, ils ne sont l'un et l'autre que les fidèles du même seigneur, du même dieu, qui seul commande. Et, le jour venu, elle entre dans la salle sous ses sanglants atours, et va de table en table, au grand émoi des convives, qui la raillent comme une folle ou s'indignent. Qu'adviendra-t-il par la suite? Qu'importe? Le poète se contente de demander à ceux qui l'ont écouté :* « *Lequel a le mieux mérité d'Amour? lui ou elle?* Jugiés droit : qu'Amours vous honeure! »

*Etrange fiction, d'un romanesque effréné, et*

*bien dissemblable certes du conte de la* Châtelaine de Vergy! *Pourquoi ai-je été la chercher si loin, comme à l'autre bout du champ des imaginations courtoises? C'est d'abord, assurément, pour montrer combien ce champ est vaste et divers, et pour le plaisir du contraste. Mais c'est aussi parce qu'on ne saurait méconnaître entre ces deux contes des affinités, des harmonies. Ici et là règne la même mystique du sentiment, le même paganisme ingénu et subtil. La « très dolente châtelaine » qui meurt sans adresser une parole de regret à la vie, pourquoi meurt-elle? Simplement parce que celui qu'elle aime s'est avili, croit-elle, au point d'entrer en communication, lui, un « fin amant », lui un initié, avec le monde vulgaire, inférieur, des non-initiés. Elle est de la même confrérie que la Dame au Chainse, et toutes deux se ressemblent, comme elles ressemblent aussi à la belle Fenice, à la dame du lai de l'*Ombre, *à la dame de Galehaut, à la reine des Iles d'Or, aux héroïnes des lais d'*Eliduc *et de* Lanval *: et c'est toujours la reine Guenièvre qui mène le branle. Que ces fictions nous apparaissent chargées d'éléments de féérie, comme dans les romans de la Table Ronde, ou qu'elles semblent, comme le conte de la* Châtelaine de Vergy, *côtoyer la vie quotidienne, un même esprit les anime : même les plus réalistes*

*d'entre elles déforment le réel, s'en évadent, s'y opposent. Romanciers courtois et chansonniers courtois, auteurs et publics, « ceux qui chantent et qui lisent d'amour », vivent, comme les héros de leurs légendes, dans un monde à part, qui a ses lois, son langage, ses mystères, au verger secret qu'ont si souvent décrit ces poètes : si un profane, disent-ils, entendait les chants que l'on y chante, aussitôt on y verrait les arbres se dessécher et les sources tarir; mais nul « vilain » n'en trouverait l'entrée, car une invisible muraille l'enclot de toutes parts, une muraille d'air, résistante comme l'acier.*

*C'est pourquoi nul ne saurait transposer, renouveler de tels contes, du moins les plus expressifs d'entre eux. On le voit bien à lire, entre tant d'imitations de la* Châtelaine de Vergy, *la meilleure de toutes, la 70e nouvelle de l'*Heptaméron. *La reine de Navarre connaissait ce conte, nous dit-elle, pour l'avoir trouvé « escript en très viel langaige » ; elle a voulu l'adapter aux façons de sentir de ses contemporains : elle n'a pu que le froisser et le ternir, bien qu'elle fût une conteuse adroite, et la Marguerite des Marguerites.*

*C'est le poème du XIIIe siècle qu'il convient de lire, en sa teneur première. Pour aider à l'intelligence de ce « très viel langaige », j'ai mis en regard*

*du texte une traduction mot pour mot, nuance pour nuance, dont je ne dirai rien, sinon qu'il n'en est pas une phrase qui n'en ait été remise trois ou quatre fois à la fonte : car le jeu est difficile à jouer. Quant au vieux texte, c'est celui que nous offre le manuscrit 837 du fonds français de la Bibliothèque Nationale, lequel fut composé en Picardie vers la fin du XIIIe siècle.*

*Ce manuscrit presque irréprochable avait déjà été choisi par Gaston Raynaud pour servir de base aux éditions qu'il a publiées : dans la* Romania *d'abord, en 1892, puis dans la collection des* Classiques français du moyen âge, *en 1910. Depuis sa mort, un autre érudit s'est chargé de réimprimer et au besoin de reviser ce travail : de là les deux éditions, signées Gaston Raynaud et Lucien Foulet, parues dans la même collection des* Classiques, *l'une en 1912, l'autre en 1921. Pour rendre compte de mon propre effort d'éditeur, je dois marquer que G. Raynaud avait étudié avec amour, outre le manuscrit 837, sept autres manuscrits, du XIIIe et du XIVe siècle ; il en avait recueilli les variantes et s'en était servi pour constituer un texte assez composite, qui différait en plus de cent lieux du texte proposé par le manuscrit 837. A mon tour, grâce au riche appareil critique fourni par l'édition de la* Romania, *j'ai*

*comparé ces huit manuscrits, et, pour en discerner les rapports, j'ai recouru tour à tour à la méthode usuelle, dite de Lachmann, et à la méthode toute neuve que préconise dom Henri Quentin. Au terme de la recherche, je me suis persuadé que, comme l'avait déjà dit G. Raynaud, ces manuscrits « ne sont pas susceptibles d'un classement rigoureux ». Bien mieux : tout se passe comme si l'on était en présence, non pas de huit copies plus ou moins altérées par des scribes maladroits, mais bien de deux ou de trois « états » successifs du texte, véritables éditions procurées chacune par l'auteur lui-même ou par d'habiles reviseurs. S'il en est ainsi, on doit s'interdire de combiner et d'amalgamer entre elles les leçons offertes par ces diverses recensions. Il faut ouvrir le plus large crédit au copiste du manuscrit* 837*, et c'est ce qu'ont bien senti déjà G. Raynaud et, mieux encore, L. Foulet, qui, dans les éditions de* 1910*, de* 1912 *et* 1921*, ont tendu, d'un effort chaque fois plus énergique, à revenir au texte offert par ce manuscrit et à le justifier. C'est dans le même esprit que j'ai travaillé, en poussant plus loin encore que mes deux excellents devanciers, et jusqu'à ses limites extrêmes, le souci de ne recourir aux leçons des autres manuscrits qu'en cas d'évidente nécessité. J'ai donc maintenu le texte du manuscrit* 837 *en une*

*quarantaine de lieux où la plus récente édition G. Raynaud et L. Foulet, celle de 1921, le sacrifie. Au total, je ne le retouche qu'en seize lieux**, *où l'on est forcé, je crois, d'avouer que le copiste a péché par distraction : sauf en un cas, il ne s'agit d'ailleurs que d'accidents très menus, portant presque tous sur une ou deux lettres seulement.*

*J. B.*

* Au lieu de ce que j'ai écrit, le manuscrit porte au v. 16, *covint;* — au v. 21, *Que uns ;* — au v. 56, *Que il ;* — au v. 182, *aler et veir ;* — au v. 194, *Ne ne ;* — au v. 245, *Que vous ;* — au v. 35, *avenez ;* — au v. 353, *sanz riens fere ;* — au v. 426, *Qui ;* — au v. 452, *lugues ;* — au v. 530, *plus d'amis ;* — au v. 536, *féïstes plus que d. ;* — au v. 543, *que voust me ;* — au v. 560, *Que ele set bien tel s. ;* — au v. 614, *ne vueil pas.* — Les vers 211-6 manquent dans notre manuscrit ; mais tous les autres le donnent, presque sans variantes. Ils éclairent le dialogue qui suit et sont sûrement authentiques. J'ai donc cru devoir les introduire.





# La Chastelaine de Vergi

*UNE maniere de gent sont*
*Qui d'estre loial samblant font*
*Et de si bien conseil celer*
*Qu'il se covient en aus fier;*
*Et quant vient qu'aucuns si descuevre*
*Tant qu'il sevent l'amor et l'uevre,*
*Si l'espandent par le païs,*
*Puis en font lor gas et lor ris;*
*Si avient que cil joie en pert*
*Qui le conseil a descouvert,*
*Quar, tant com l'amor est plus grant,*
*Sont plus mari li fin amant*
*Quant li uns d'aus de l'autre croit*
*Qu'il ait dit ce que celer doit;*



# La Châtelaine de Vergy

Il est une sorte de gens qui se targuent d'être loyaux et de si bien garder les secrets qu'on est forcé de se fier à eux ; et si par aventure un amant se découvre assez pour qu'ils apprennent la vérité de son amour, ils en répandent la nouvelle par le pays, puis en font leur jeu et leur risée. Alors il arrive que celui qui a fait la confidence perd sa joie : car, plus grande est l'amour entre deux courtois amants, plus sont-ils marris quand l'un croit de l'autre qu'il a pu dire ce qu'on doit celer. Et souvent s'ensuivent de

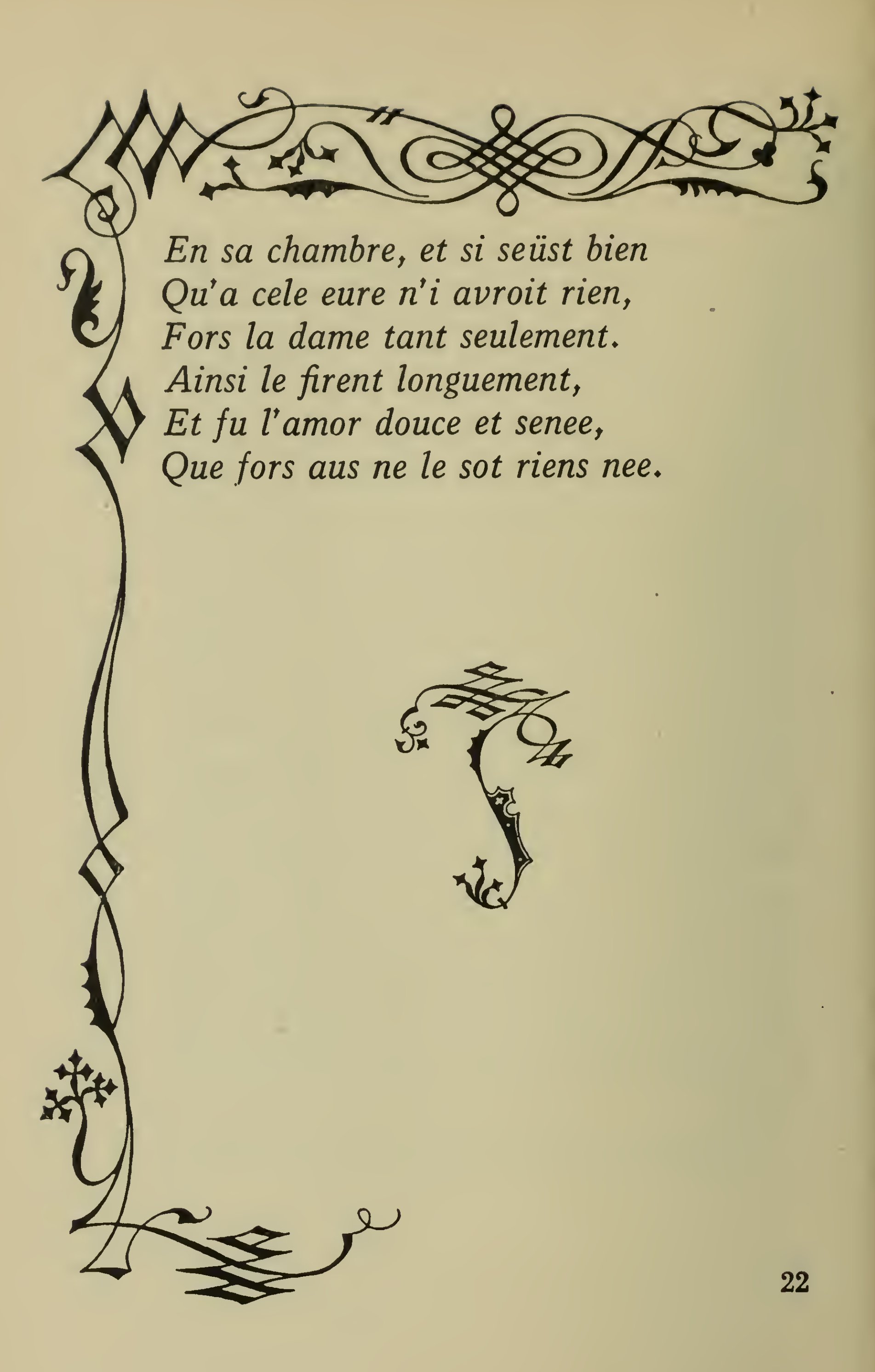
*Et sovent tel meschief en vient*
*Que l'amor faillir en covient*
*A grant dolor et a vergoingne,*
*Si comme il avint en Borgoingne*
*D'un chevalier preu et hardi*
*Et de la dame de Vergi*
*Que li chevaliers tant ama*
*Que la dame li otria*
*Par itel couvenant s'amor*
*Qu'il seüst qu'a l'eure et au jor*
*Que par lui seroit descouverte*
*Lor amor, qu'il averoit perte*
*Et de l'amor et de l'otroi*
*Qu'ele li avoit fet de soi.*
*Et a cele amor otroier*
*Deviserent qu'en un vergier*
*Li chevaliers toz jors vendroit*
*Au terme que li meteroit ;*
*Ne se mouveroit d'un anglet*
*De si que un petit chienet*
*Verroit par le vergier aler ;*
*Et lors venist sanz demorer*



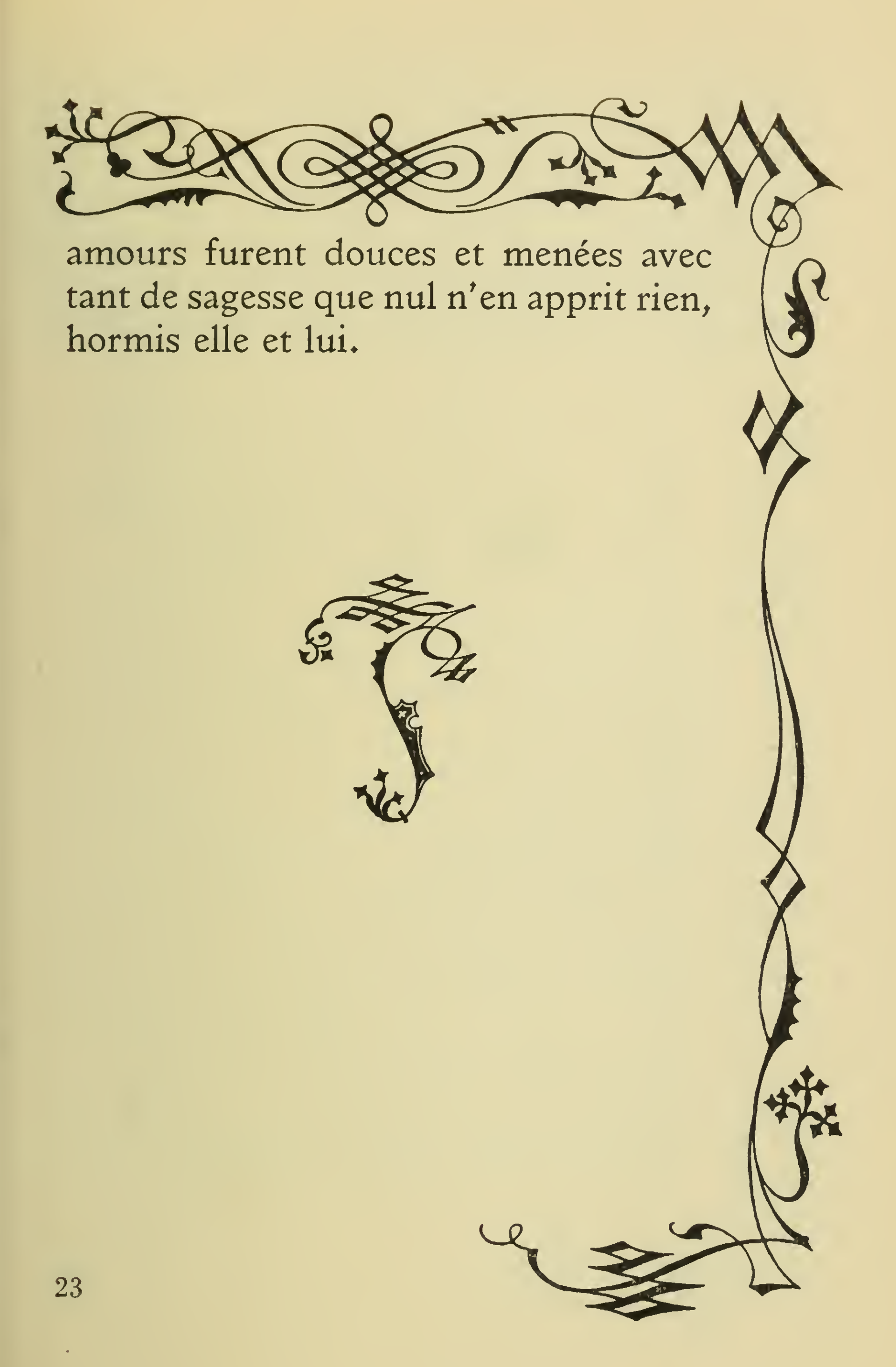
tels encombres que l'amour n'a plus qu'à s'effondrer, à grande douleur et honte, ainsi qu'il advint, en Bourgogne, d'un chevalier hardi et preux et de la dame de Vergy.

Il l'avait tant aimée qu'enfin elle daigna se rendre, mais sous la sauvegarde d'un pacte : s'il dévoilait leur secret, il perdrait le jour même, qu'il le sût bien ! son amour et le don qu'elle lui avait fait d'elle-même. Et quand elle le lui octroya, ils convinrent qu'à chaque terme marqué par elle pour leurs rencontres, il viendrait dans un verger, s'y musserait dans une cachette, et n'en bougerait qu'il n'eût vu certain petit chien aller par le verger ; alors, sans faire plus longue demeure, il pourrait venir dans sa chambre, sûr de n'y trouver personne : rien que la dame, tout seulement.

Ainsi firent-ils longtemps et leurs



*En sa chambre, et si seüst bien*
*Qu'a cele eure n'i avroit rien,*
*Fors la dame tant seulement.*
*Ainsi le firent longuement,*
*Et fu l'amor douce et senee,*
*Que fors aus ne le sot riens nee.*



amours furent douces et menées avec tant de sagesse que nul n'en apprit rien, hormis elle et lui.

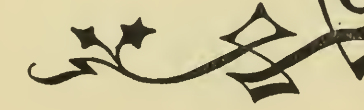


*Li chevaliers fu biaus et cointes,*
*Et par sa valor fu acointes*
*Du duc qui Borgoingne tenoit;*
*Et sovent aloit et venoit*
*A la cort, et tant i ala*
*Que la duchoise l'enama*
*Et li fist tel samblant d'amors*
*Que, s'il n'eüst le cuer aillors,*
*Bien se peüst apercevoir*
*Par samblant que l'amast por voir.*
*Mès, quel samblant que l'en feïst,*
*Li chevaliers samblant n'en fist*
*Que poi ne grant s'aperceüst*
*Qu'ele vers lui amor eüst,*
*Et tant qu'ele en ot grant anui,*
*Qu'ele parla un jor a lui*
*Et mist a reson par moz teus :*
*« Sire, vous estes biaus et preus,*



Le chevalier était beau, courtois, et pour sa valeur le duc qui tenait la Bourgogne l'avait admis en sa compagnie privée. Souvent donc il hantait la cour, et si souvent y vint-il que la duchesse s'éprit de lui et lui fit de telles avances que, s'il n'avait eu le cœur en un autre lieu, il n'eût pas manqué de s'apercevoir, à son manège, qu'en vérité elle l'aimait. Mais elle eut beau faire : il ne laissa jamais paraître qu'il eût remarqué, ni peu ni prou, son amour. De quoi elle fut très marrie, tant qu'un jour elle lui parla et le pressa comme voici :

« Sire, vous êtes beau et preux, tous le disent, Dieu merci ! et vous auriez bien mérité d'avoir une amie placée en



*Ce dient tuit, la Dieu merci,*
*Si averiez bien deservi*
*D'avoir amie en si haut leu*
*Qu'en eüssiez honor et preu,*
*Que bien vous serroit tele amie.*
*— Ma dame, fet il, je n'ai mie*
*Encore a ce mise m'entente.*
*— Par foi, dist ele, longue atente*
*Vous porroit nuire, ce m'est vis,*
*Si lo que vous soiez amis*
*En un haut leu, se vous veez*
*Que vous i soiez bien amez. »*
*Cil respont : « Ma dame, par foi,*
*Je ne sai mie bien por qoi*
*Vous le dites ne que ce monte,*
*Ne je ne sui ne duc ne conte*
*Qui si hautement amer doie,*
*Ne je n'en sui mie a deus doie*
*D'amer dame si souveraine,*
*Se je bien i metoie paine.*
*— Si estes, fet el, se devient ;*
*Mainte plus grant merveille avient*



un rang si haut que vous y trouviez honneur et profit. Oui, c'est une telle amie qui vous conviendrait !

— Ma dame, fait-il, c'est de quoi je ne me suis pas encore mis en souci.

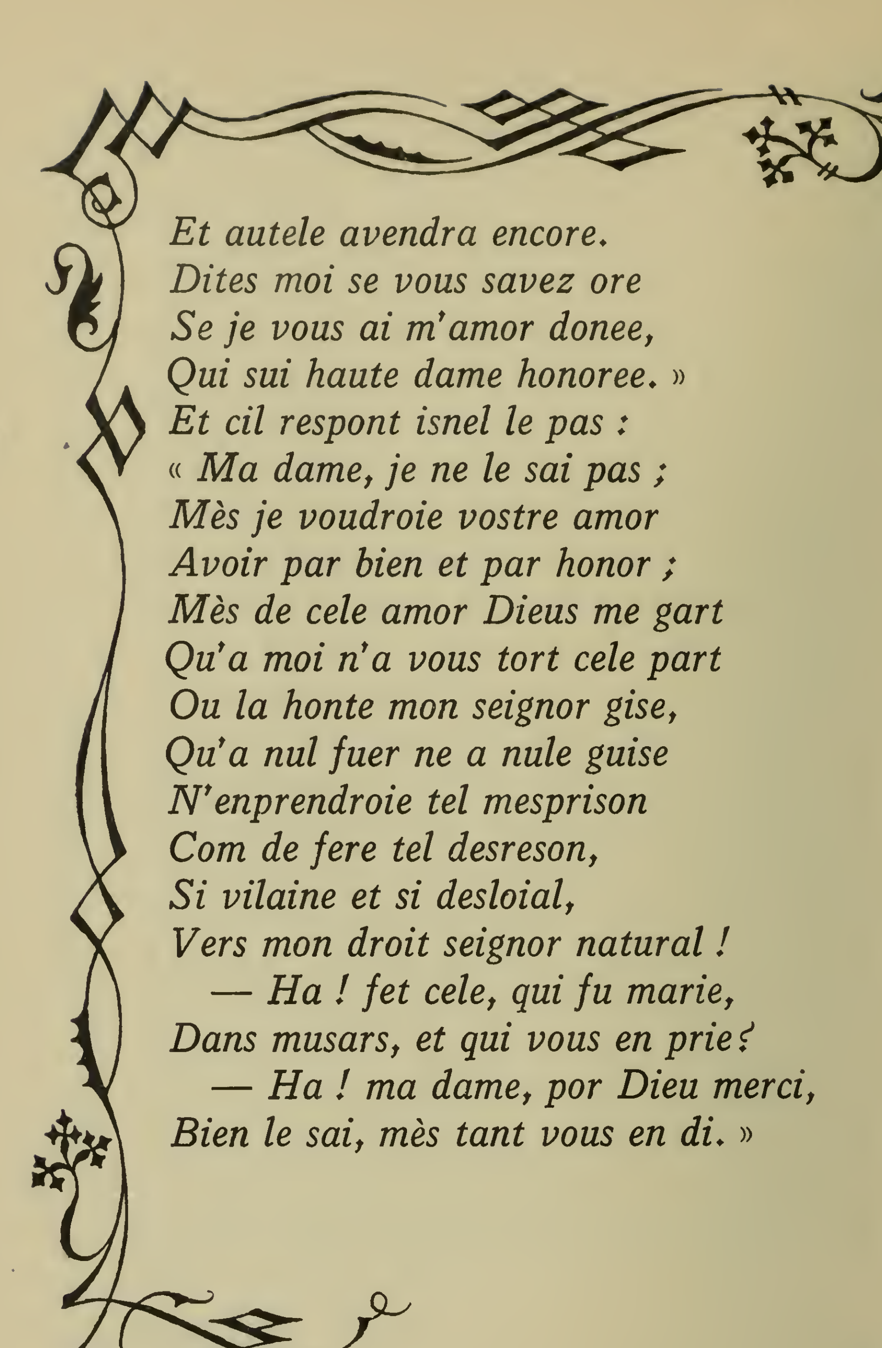
— Sur ma foi, dit-elle, trop attendre vous pourrait nuire, je crois, et je conseille que vous vous fassiez une amie en haut lieu, si vous voyez qu'on vous y aime bien. »

Il répond :

« Ma dame, sur ma foi, je ne sais guère ce que vous voulez dire et pourquoi vous le dites. Je ne suis ni duc ni comte pour aimer si haut ; et si même je voulais m'y évertuer, je ne suis pas à deux doigts de devenir l'ami d'une dame si souveraine.

— Si, à deux doigts, peut-être..., fait-elle. On a vu mainte plus grande merveille, et la pareille se verra encore. Le savez-vous, dites-moi, si je ne vous





*Et autele avendra encore.*
*Dites moi se vous savez ore*
*Se je vous ai m'amor donee,*
*Qui sui haute dame honoree. »*
*Et cil respont isnel le pas :*
*« Ma dame, je ne le sai pas ;*
*Mès je voudroie vostre amor*
*Avoir par bien et par honor ;*
*Mès de cele amor Dieus me gart*
*Qu'a moi n'a vous tort cele part*
*Ou la honte mon seignor gise,*
*Qu'a nul fuer ne a nule guise*
*N'enprendroie tel mesprison*
*Com de fere tel desreson,*
*Si vilaine et si desloial,*
*Vers mon droit seignor natural !*
*— Ha ! fet cele, qui fu marie,*
*Dans musars, et qui vous en prie ?*
*— Ha ! ma dame, por Dieu merci,*
*Bien le sai, mès tant vous en di. »*



ai pas donné mon amour, moi qui suis une haute dame honorée ?

Et lui de répondre sur-le-champ :

« Ma dame, je n'en sais rien. Je sais seulement que je voudrais avoir votre amour en tout bien tout honneur. Mais Dieu me garde d'une amour qui pourrait nous mener, vous ou moi, là où résiderait la honte de mon seigneur : car à aucun prix, en nulle guise, je ne voudrais m'égarer au point de faire un si grand tort, si vilain, si déloyal, à mon droit seigneur naturel.

— Ah ! fait-elle, irritée, sire musard, et qui vous en prie ?

— Ah ! personne, Dieu merci ! je le sais bien, ma dame. Mais chose dite est dite. »







*Ele ne tint a lui plus plait,*
*Mès grant corouz et grant deshait*
*En ot au cuer, et si penssa,*
*S'ele puet, bien s'en vengera,*
*Si fu ele forment irie.*
*La nuit, quant ele fut couchie*
*Jouste le duc, a souspirer*
*Commença et puis a plorer.*
*Et li dus errant li demande*
*Que c'est qu'ele a, et li commande*
*Qu'ele li die maintenant :*
*« Certes, dist ele, j'ai duel grant*
*De ce que ne set nus hauz hom*
*Qui foi li porte ne qui non,*
*Mès plus de bien et d'onor font*
*A ceus qui lor trahitor sont,*
*Et si ne s'en aperçoit nus.*
*— Par foi, dame, fet soi li dus,*



Elle ne lui tint pas de plus longs discours ; mais son cœur se remplit de dépit et d'amertume. Si elle peut, songe-t-elle, elle se vengera bien ! Et fort est son courroux.

A la nuit, quand elle se fut couchée aux côtés du duc, elle se mit à soupirer, et puis à pleurer, et le duc lui demande aussitôt ce qu'elle a et ordonne qu'elle le dise sans délai.

« Certes, fait-elle, il m'est très cruel de remarquer que pas un haut seigneur ne sait qui lui garde sa foi, qui la lui ment. C'est à qui les trahit qu'ils font le plus de bien et d'honneur : et pas un d'eux qui s'en doute !

— Sur ma foi, dame, répond le duc,



*Je ne sai por qoi vous le dites ;*
*Mès de tel chose sui je quites,*
*Qu'a nul fuer je ne norriroie*
*Trahitor, se je le savoie.*
*— Haez donc, dist ele, celui*
*(Sel nomma) qui ne fina hui*
*De moi proier au lonc du jor*
*Que je li donaisse m'amor,*
*Et me dist que mout a lonc tens*
*Qu'il a esté en cest porpens :*
*Onques mès ne le m'osa dire*
*Et je me porpenssai, biaus sire,*
*Tantost que je le vous diroie.*
*Et si puet estre chose vraie*
*Qu'il ait pieça a ce penssé :*
*De ce qu'il a aillors amé*
*Novele oïe n'en avon.*
*Si vous requier en guerredon*
*Que vostre honor si i gardoiz*
*Com vous savez que il est droiz.* »
*Li dus, a cui samble mout grief,*
*Li dist :* « *J'en vendrai bien a chief,*
*Et mout par tens, si com je cuit.* »



je ne sais à quoi tend ce propos; mais je suis hors de cause, car pour rien au monde je ne garderais parmi mes familiers un traître, le sachant tel.

— Haïssez donc, fait-elle, celui (et elle le nomma) qui tout au long de cette journée n'a cessé de me prier d'amour ! Et voilà bien longtemps, disait-il, qu'il méditait de le faire, mais il n'osait pas. Et moi, je me suis promis, beau sire, que je vous le redirais aussitôt. Et c'est peut-être vrai qu'il y ait dès longtemps pensé, car, s'il aime ailleurs, le fait est que nous n'en avons jamais ouï dire nulle nouvelle. Aussi je vous requiers en grâce de pourvoir à votre honneur, comme vous savez qu'on doit faire en pareil cas. »

Le duc, à qui le coup semble rude, lui dit :

« Je tirerai bien la chose au clair, et ce ne sera pas long, je pense. »





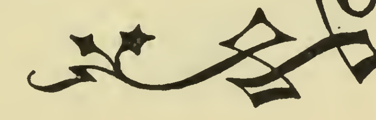
MMALAISE fu cele nuit
Li dus, n'onques dormir ne pot
Por le chevalier qu'il amot
Qu'il croit que il eüst mesfait
Par droit que s'amor perdue ait,
Et por ce toute nuit veilla.
L'endemain par matin leva,
Et fist celui a soi venir
Que sa fame li fet haïr
Sanz ce que de rien ait mespris.
Maintenant l'a a reson mis
Seul a seul, ne furent qu'aus deus :
« Certes, dist il, ce est granz deus
Quant proesce avez et beauté,
Et il n'a en vous leauté !
Si m'en avez mout deceü,
Que j'ai mout longuement creü
Que vous fussiez de bone foi



Il passa la nuit en grand malaise. Il ne put s'endormir, à cause du chevalier, qu'il aimait, et qui, par son méfait, a bien mérité, croit-il, de perdre son amitié : et c'est pourquoi il resta éveillé toute la nuit.

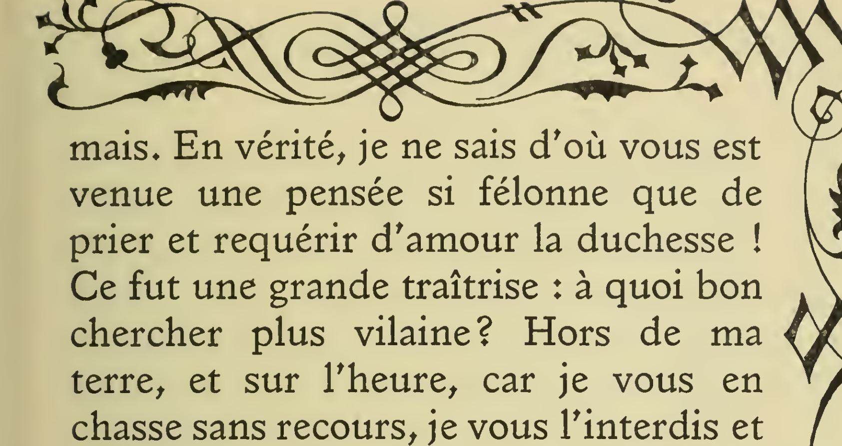
Le lendemain, il se leva tôt, et fit venir celui que sa femme lui apprend à haïr, et qui pourtant ne lui a manqué en rien. Aussitôt, il le prend à partie, seul à seul, sans témoins.

« Certes, fait-il, c'est grand'pitié qu'il y ait en vous de la prouesse et de la beauté, mais de loyauté point. En quoi vous m'avez fort déçu, car très longtemps je vous ai cru fidèle et loyal, à tout le moins envers moi, qui vous ai-





*Loiaus, a tout le mains vers moi,*
*Que j'ai vers vous amor eüe.*
*Si ne sai dont vous est venue*
*Tel penssee et si trahitresse,*
*Que proïe avez la duchesse*
*Et requise de druerie ;*
*Si avez fet grant tricherie,*
*Que plus vilaine n'estuet querre !*
*Issiez errant hors de ma terre !*
*Quar je vous en congié sanz doute*
*Et la vous vé et desfent toute ;*
*Se n'i entrez ne tant ne quant,*
*Que, se je dès ore en avant*
*Vous i pooie fere prendre,*
*Sachiez, je vous feroie pendre ! »*
*Quant li chevaliers ce entent,*
*D'ire et de mautalent esprent*
*Si que tuit li tramblent si membre,*
*Que de s'amie li remembre*
*Dont il set qu'il ne puet joïr*
*Se n'est par aler et venir*
*Et par reperier ou païs*



mais. En vérité, je ne sais d'où vous est venue une pensée si félonne que de prier et requérir d'amour la duchesse ! Ce fut une grande traîtrise : à quoi bon chercher plus vilaine? Hors de ma terre, et sur l'heure, car je vous en chasse sans recours, je vous l'interdis et vous la ferme toute ! Et n'y rentrez aucunement : dorénavant, si je vous y prenais, sachez que je vous ferais pendre ! »

Quand le chevalier l'entend, il brûle de colère, frémit de détresse; il en tremble de tous ses membres. C'est qu'il pense à son amie, dont il sait bien qu'il ne peut jouir s'il ne demeure, maître de ses allées et venues, au pays d'où le duc a voulu qu'il fût banni. Et d'autre part il lui est bien dur que son seigneur le tienne, et sans raison, pour un traître déloyal. Si grand est son déconfort qu'il lui semble qu'on l'a frappé à mort en trahison.

*Dont li dus vout qu'il fust eschis ;*
*Et d'autre part li fet mout mal*
*Ce qu'a trahitor desloial*
*Le tient ses sires, et a tort ;*
*Si est en si grant desconfort*
*Qu'a mort se tient et a trahi.*
*« Sire, fet il, por Dieu merci,*
*Ne creez ja ne ne penssez*
*Que je fusse onques si osez :*
*Ce que me metez a tort seure*
*Je ne penssai ne jor ne eure,*
*S'a mal fet qui le vous a dit.*
*— Ne vous vaut riens li escondit,*
*Fet li dus, ne point n'en i a :*
*Cele meïsme conté m'a*
*En quel maniere et en quel guise*
*Vous l'avez proïe et requise,*
*Comme trahitres envious ;*
*Et tel chose deïstes vous,*
*Puet estre, dont ele se test.*
*— Ma dame a dit ce que li plest,*
*Fet cil, qui mout estoit mariz.*



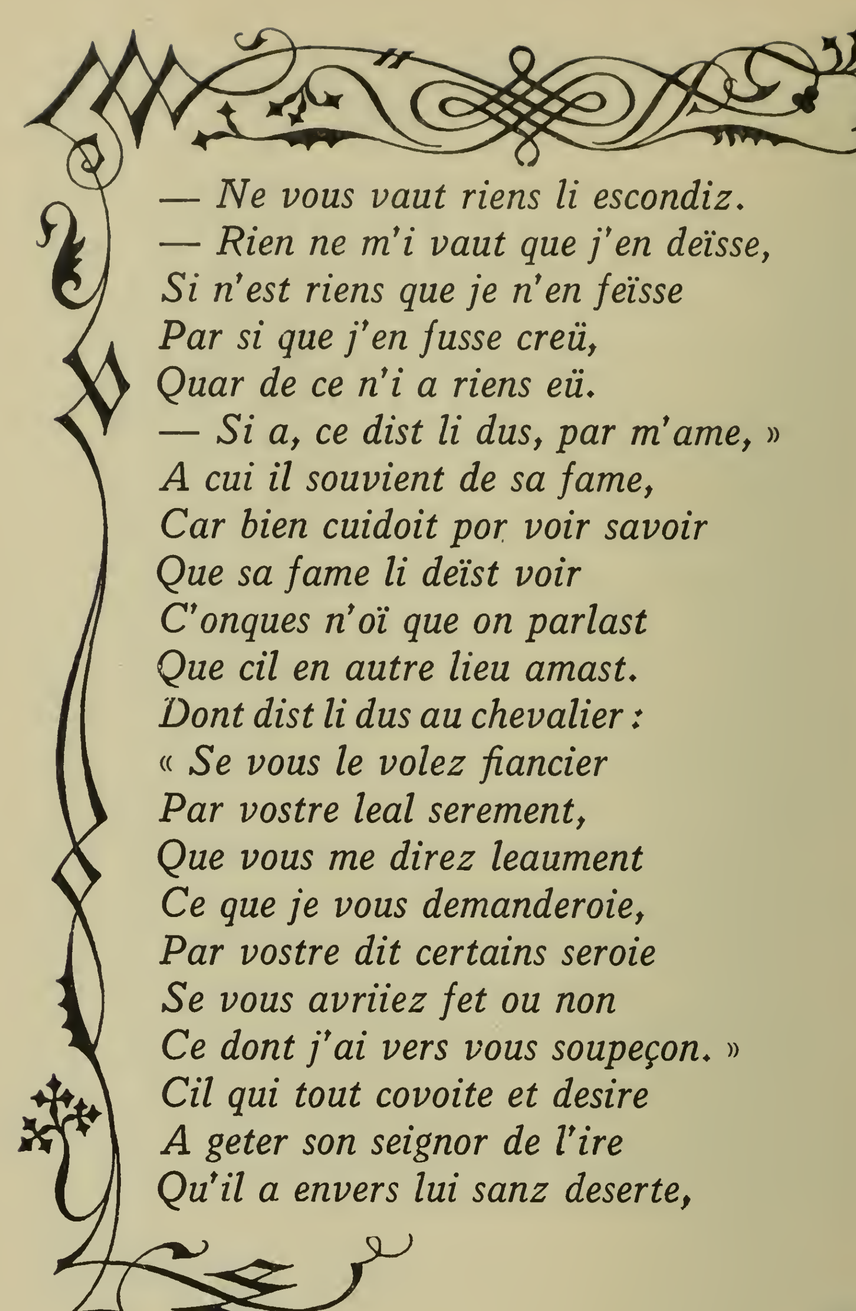
« Sire, fait-il, par le Dieu de miséricorde, ne croyez pas, ne pensez pas un instant que j'aie jamais été si osé ! Ce dont, bien à tort, vous me faites reproche, je n'y ai songé à nulle heure de ma vie. Et qui m'a accusé près de vous a mal fait.

— A quoi bon nier? fait le duc; il n'est point de démenti qui vaille. C'est elle-même qui m'a raconté en quelle manière vous l'avez priée et requise, comme un traître convoiteux; et peut-être lui avez-vous tenu par surcroît tels propos dont elle se tait.

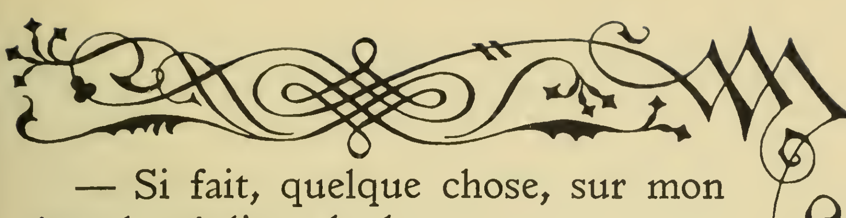
— Ma dame a dit ce qu'il lui plaît de dire, fait-il, désemparé.

— Il n'est point de démenti qui vaille.

— Non, il n'est point de paroles qui vaillent ; mais il n'est point une action que je ne sois prêt à accomplir pour qu'on me croie, quand je dis que, de tout cela, il n'y a rien eu.



*— Ne vous vaut riens li escondiz.*
*— Rien ne m'i vaut que j'en deïsse,*
*Si n'est riens que je n'en feïsse*
*Par si que j'en fusse creü,*
*Quar de ce n'i a riens eü.*
*— Si a, ce dist li dus, par m'ame, »*
*A cui il souvient de sa fame,*
*Car bien cuidoit por voir savoir*
*Que sa fame li deïst voir*
*C'onques n'oï que on parlast*
*Que cil en autre lieu amast.*
*Dont dist li dus au chevalier :*
*« Se vous le volez fiancier*
*Par vostre leal serement,*
*Que vous me direz leaument*
*Ce que je vous demanderoie,*
*Par vostre dit certains seroie*
*Se vous avriiez fet ou non*
*Ce dont j'ai vers vous soupeçon. »*
*Cil qui tout covoite et desire*
*A geter son seignor de l'ire*
*Qu'il a envers lui sanz deserte,*



— Si fait, quelque chose, sur mon âme ! » répliqua le duc.

L'un des propos de sa femme lui était revenu à la mémoire : on n'avait jamais ouï personne rapporter que le chevalier eût une autre amour, où que ce fût ; en cela du moins elle avait dit vrai. Aussi dit-il au chevalier :

« Si vous voulez me garantir par votre serment loyal que loyalement vous me direz la vérité sur certaine chose que je vous demanderai, je saurai par votre réponse, et en toute assurance, si vous avez fait ou non ce dont je vous soupçonne. »

Et lui, qui de tout cœur désire, convoite de tirer le duc hors de son injuste colère, et qui redoute la grande perte qu'il fera s'il quitte le pays où est celle qui le plus lui agrée, il répond que, sans y contredire en rien, il fera ce qu'a dit son seigneur. C'est qu'il n'aperçoit



*Et qui redoute cele perte*
*Comme de guerpir la contree*
*Ou cele est qui plus li agree,*
*Respont qu'il tout sanz contredit*
*Fera ce que li dus a dit,*
*Qu'il ne pensse ne ne regarde*
*De ce dont li dus se prent garde,*
*Ne torment ne le lest pensser*
*Ce que li dus veut demander,*
*De riens fors de cele proiere.*
*Le serement en tel maniere*
*L'en fist, li dus la foi en prist.*
*Et li dus maintenant li dist :*
*« Sachiez par fine verité*
*Que ce que je vous ai amé*
*Ça en arriere de fin cuer*
*Ne me lesse croire a nul fuer*
*De vous tel mesfet ne tel honte*
*Comme la duchoise me conte ;*
*Ne tant ne la tenisse a voire,*
*Se ce ne le me feïst croire*
*Et me meïst en grant doutance*

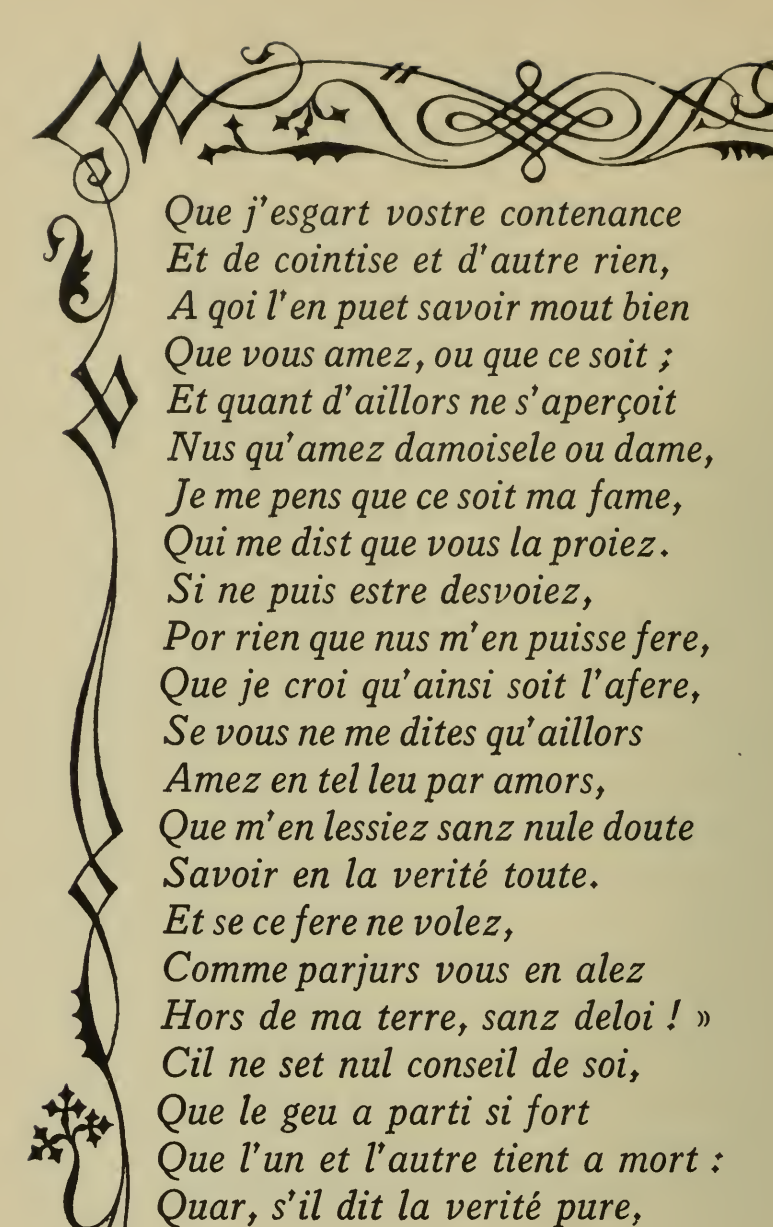


pas ni ne cherche à apercevoir son arrière-pensée : le trouble qui le tourmente l'empêche de deviner ce qu'on veut lui demander. Il ne pense à rien, sinon à la prière qui lui est faite.

Il jura donc, dans les termes requis par le duc, et le duc reçut sa foi.

Aussitôt il lui dit :

« Sachez-le,— car je veux vous avouer la fine vérité, — l'amitié que naguère encore je vous portais de plein cœur m'interdit, quoi qu'on fasse, de croire que vous ayez pu méfaire aussi honteusement que le rapporte la duchesse ; et je ne la tiendrais pas tant pour véridique, n'était ceci, qui m'incline à accepter son dire et qui me met dans un grand doute. A regarder vos façons de vivre, votre soin à vous attifer et le reste, on reconnaît fort bien que vous avez mis votre cœur en quelque amour, où que ce soit d'ailleurs ; et comme



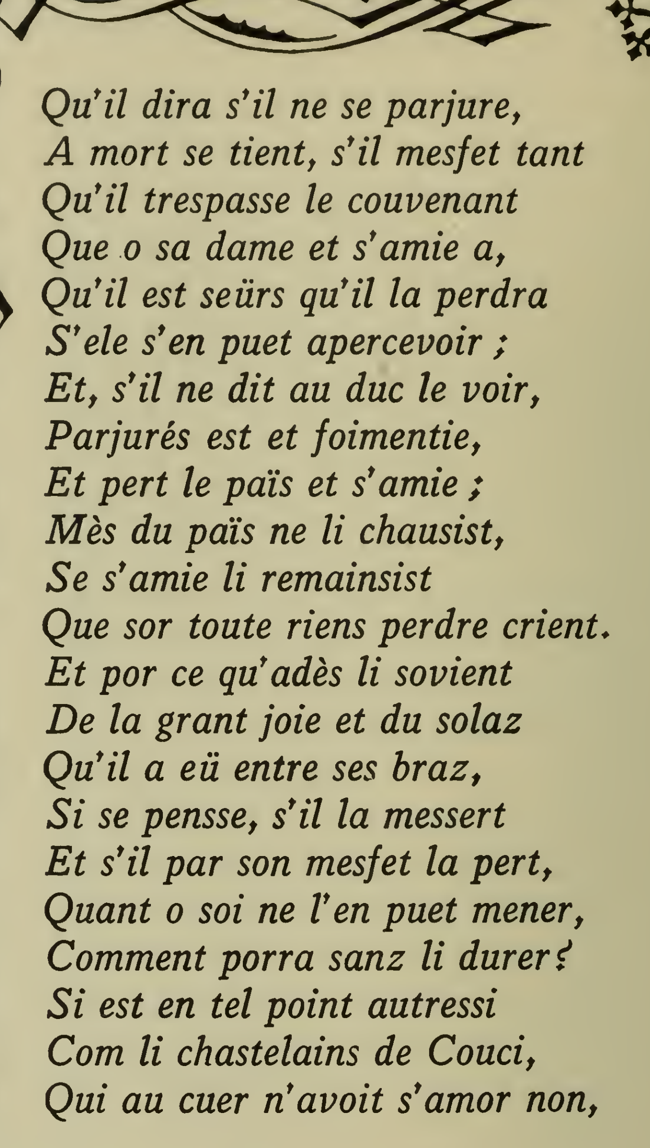
*Que j'esgart vostre contenance*
*Et de cointise et d'autre rien,*
*A qoi l'en puet savoir mout bien*
*Que vous amez, ou que ce soit ;*
*Et quant d'aillors ne s'aperçoit*
*Nus qu'amez damoisele ou dame,*
*Je me pens que ce soit ma fame,*
*Qui me dist que vous la proiez.*
*Si ne puis estre desvoiez,*
*Por rien que nus m'en puisse fere,*
*Que je croi qu'ainsi soit l'afere,*
*Se vous ne me dites qu'aillors*
*Amez en tel leu par amors,*
*Que m'en lessiez sanz nule doute*
*Savoir en la verité toute.*
*Et se ce fere ne volez,*
*Comme parjurs vous en alez*
*Hors de ma terre, sanz deloi ! »*
*Cil ne set nul conseil de soi,*
*Que le geu a parti si fort*
*Que l'un et l'autre tient a mort :*
*Quar, s'il dit la verité pure,*

pourtant nul ne découvre aucune damoiselle ni aucune dame que vous aimiez, j'en viens à l'idée que ce peut être ma femme, laquelle précisément m'a dit que vous la priez d'amour. Et donc rien ne pourra me détourner, quoi qu'on puisse faire, de croire qu'il en va ainsi, à moins que vous me disiez que vous aimez ailleurs, en tel lieu, et que vous m'appreniez, de façon qu'aucun doute ne me reste, tout ce qu'il en est de cet amour. Et si vous ne voulez pas, allez-vous en hors de ma terre, sans délai, comme parjure ! »

Mais lui ne sait comment choisir entre les deux partis, si durs qu'il les tient l'un et l'autre pour mortels. Car, s'il dit la vérité pure, — et il la dira, à moins de se parjurer, — autant lui vaut la mort, puisqu'il aura manqué à sa dame, à son amie, si gravement que d'outrepasser leur convention : qu'elle



4

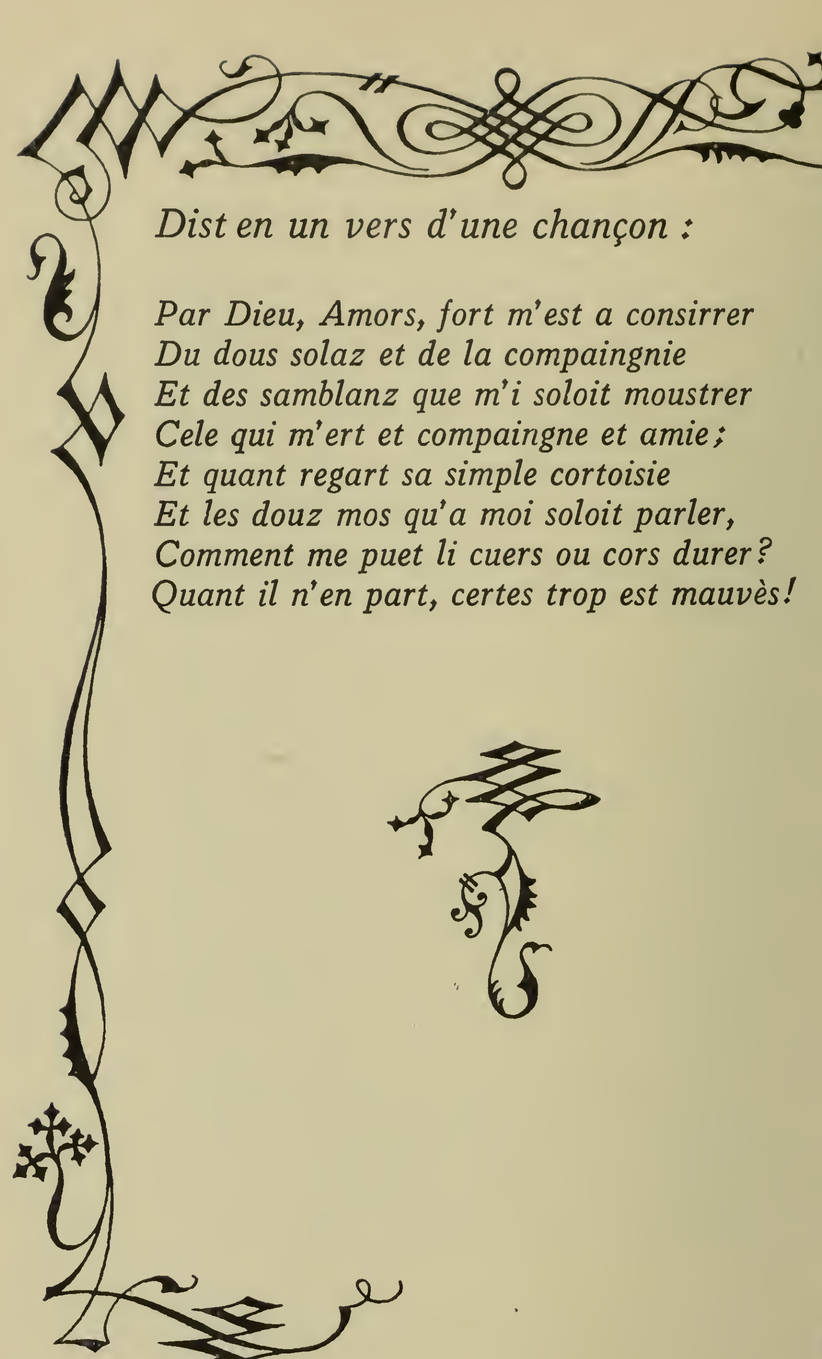


*Qu'il dira s'il ne se parjure,*
*A mort se tient, s'il mesfet tant*
*Qu'il trespasse le couvenant*
*Que o sa dame et s'amie a,*
*Qu'il est seürs qu'il la perdra*
*S'ele s'en puet apercevoir ;*
*Et, s'il ne dit au duc le voir,*
*Parjurés est et foimentie,*
*Et pert le païs et s'amie ;*
*Mès du païs ne li chausist,*
*Se s'amie li remainsist*
*Que sor toute riens perdre crient.*
*Et por ce qu'adès li sovient*
*De la grant joie et du solaz*
*Qu'il a eü entre ses braz,*
*Si se pensse, s'il la messert*
*Et s'il par son mesfet la pert,*
*Quant o soi ne l'en puet mener,*
*Comment porra sanz li durer?*
*Si est en tel point autressi*
*Com li chastelains de Couci,*
*Qui au cuer n'avoit s'amor non,*



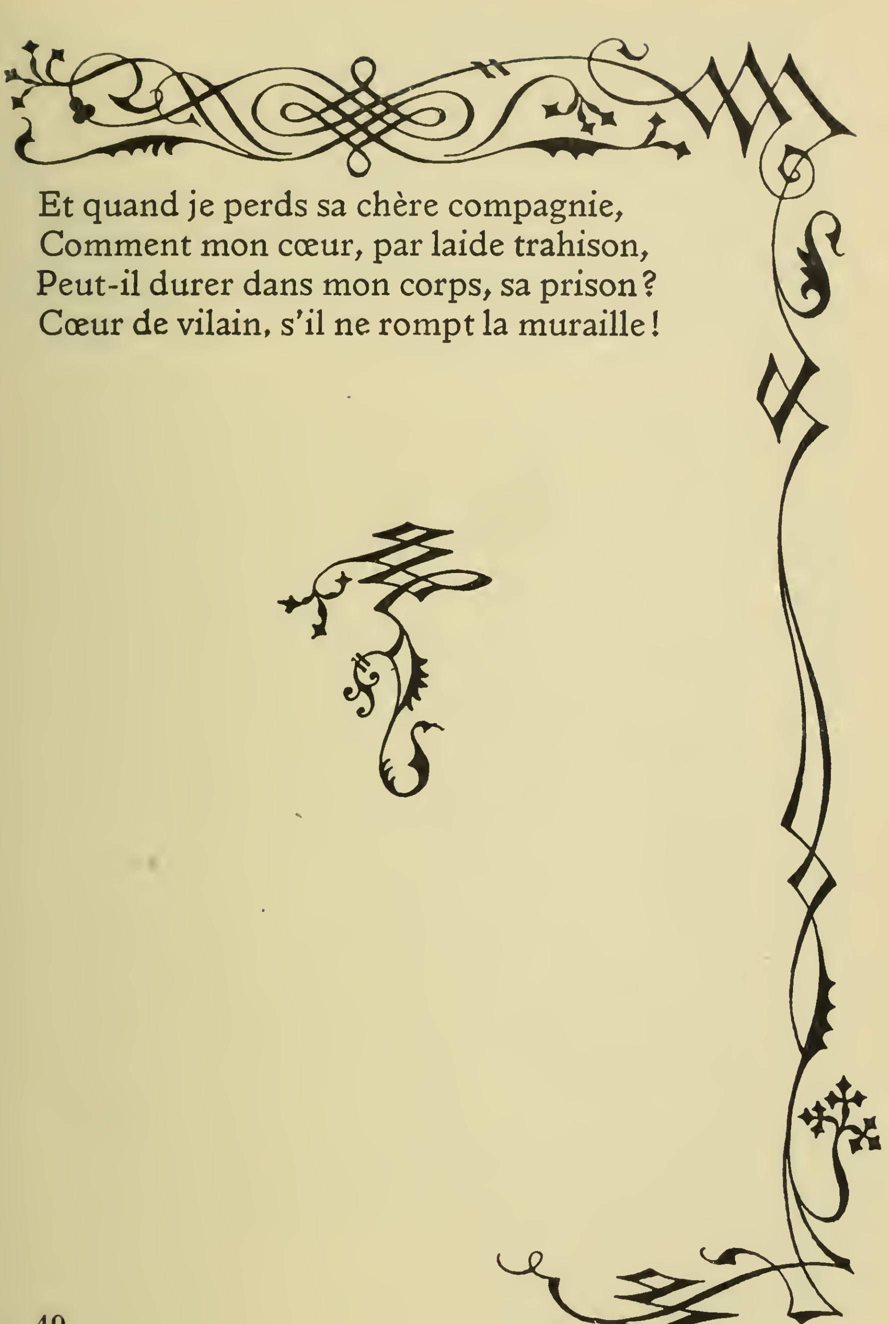
vienne à l'apprendre, il est sûr de la perdre. Et, s'il refuse de confier au duc son secret, ce sera fausser son serment : il perd à la fois son amie et le pays de son amie. Encore du pays se passerait-il bien, si son amie lui restait, que sur toutes choses il craint de perdre. Et parce qu'il lui souvient sans répit de la grande joie et du déduit qu'il a goûtés entre ses bras, il sait ce qu'il lui en coûtera de la desservir et de la perdre par son méfait : il ne peut l'emmener avec lui, et comment durer sans elle? Ainsi en est-il venu au point même que, dans l'une de ses chansons, marque le Châtelain de Coucy, lequel n'avait au cœur rien qu'amour :

C'en est donc fait, Amour! O doux saluts,
O bel accueil, ô simple courtoisie,
Rires, baisers! Je ne reverrai plus
Celle qui fut ma dame et mon amie!



*Dist en un vers d'une chançon :*

*Par Dieu, Amors, fort m'est a consirrer*
*Du dous solaz et de la compaingnie*
*Et des samblanz que m'i soloit moustrer*
*Cele qui m'ert et compaingne et amie;*
*Et quant regart sa simple cortoisie*
*Et les douz mos qu'a moi soloit parler,*
*Comment me puet li cuers ou cors durer?*
*Quant il n'en part, certes trop est mauvès!*



Et quand je perds sa chère compagnie,
Comment mon cœur, par laide trahison,
Peut-il durer dans mon corps, sa prison?
Cœur de vilain, s'il ne rompt la muraille!



*Li chevaliers en tele angoisse*
*Ne set se le voir li connoisse,*
*Ou il mente et lest le païs ;*
*Et quant il est ainsi penssis*
*Qu'il ne set li quels li vaut mieus,*
*L'eve du cuer li vient aus ieus*
*Por l'angoisse qu'il se porchace,*
*Et li descent aval la face,*
*Si qu'il en a le vis moillié.*
*Li dus n'en ot pas le cuer lié,*
*Qui pensse qu'il i a tel chose*
*Que reconnoistre ne li ose.*
*Lors dist li dus isnel le pas :*
*« Bien voi que ne vous fiez pas*
*En moi tant com vous devriiez.*
*Cuidiez vous, se vous me disiez*
*Vostre conseil celeement,*
*Que jel deïsse a nule gent?*



Le chevalier, en cette angoisse, ne sait s'il doit confier au duc la vérité ou se parjurer et quitter le pays. Et tandis qu'il songe, ne sachant lequel vaut mieux, voici que par la force de sa détresse, l'eau du cœur lui vient aux yeux et lui descend le long des joues, tant qu'il en a le visage trempé. Le duc ne s'en réjouit guère, mais se dit qu'il y a là un secret que le chevalier n'ose pas lui avouer.

Alors il lui dit :

« Je vois bien que vous ne vous fiez pas à moi autant que vous devriez. Croyez-vous donc que, si vous me disiez votre secret, j'en dusse faire part à âme qui vive? Plutôt me lais-

*Je me leroie avant sanz faute*
*Trere les denz l'un avant l'autre!*
*— Ha! fet cil, por Dieu merci, sire.*
*Je ne sais que je doie dire*
*Ne que je puisse devenir ;*
*Mès je voudroie mieus morir*
*Que perdre ce que je perdroie*
*Se le voir dit vous en avoie ;*
*Quar, s'il estoit de li seü*
*Que l'eüsse reconneü*
*A jor qui just a mon vivant... ! »*
*Lors dist li dus : « Je vous creant*
*Seur le cors et l'ame de moi*
*Et sor l'amor et sor la foi*
*Que je vous doi sor vostre hommage,*
*Que ja en trestout mon eage*
*N'en ert a creature nee*
*Par moi novele racontee*
*Ne samblant fet, grant ne petit. »*
*Et cil en plorant li a dit :*
*« Sire, jel vous dirai ainsi ;*
*J'aim vostre niece de Vergi,*



serais-je arracher les dents l'une après l'autre!

— Ah! fait-il, sire, par la merci de Dieu! que dois-je dire? que puis-je devenir? Je ne sais, mais j'aimerais mieux endurer la mort que perdre ce que je perdrais à vous en dire la vérité, car si elle apprenait que je l'eusse jamais décelée!... »

Alors le duc dit :

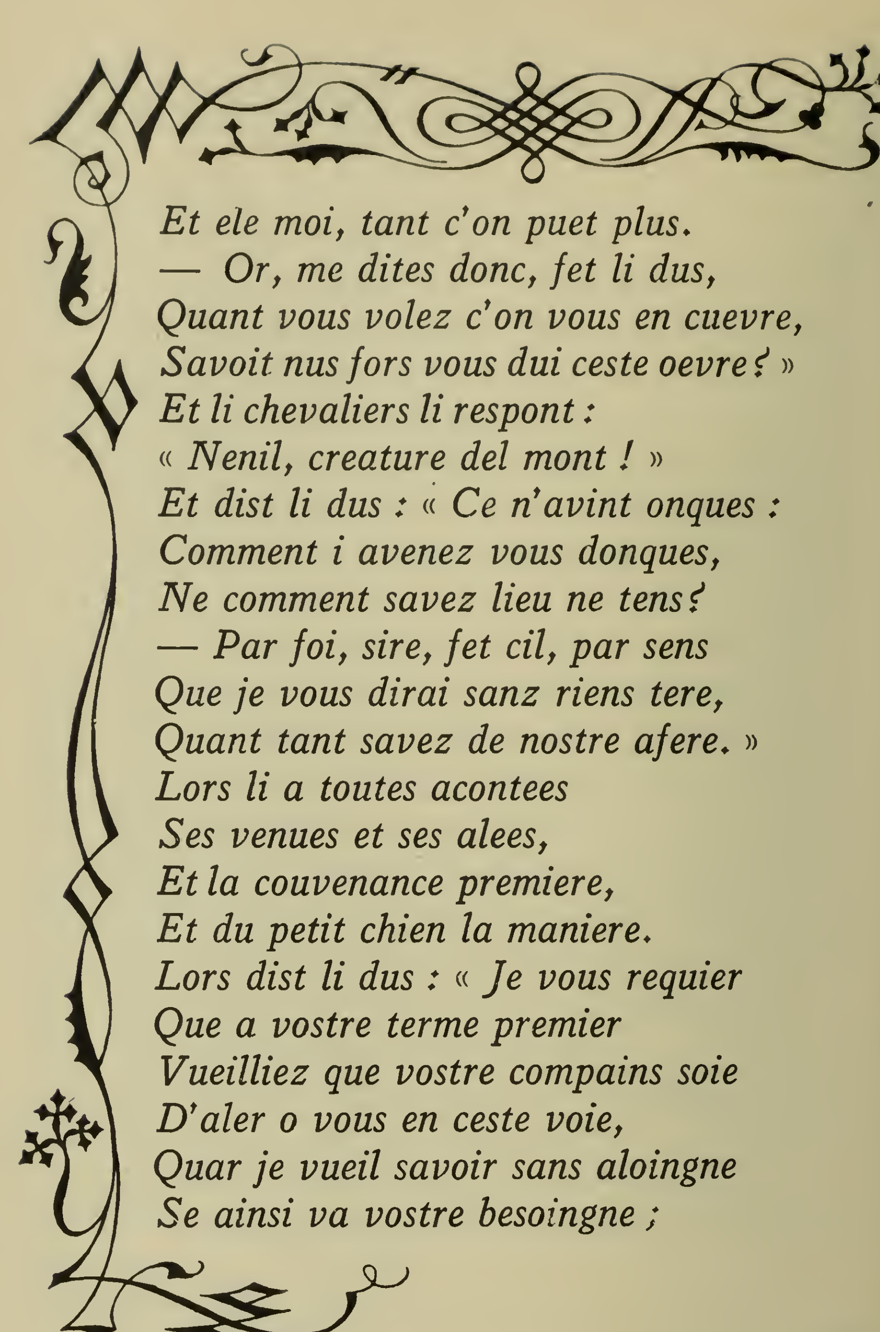
« Sur mon corps et sur mon âme, et sur la foi que je vous dois en retour de votre hommage, je vous le jure : de toute ma vie pas une créature au monde n'en apprendra de moi la nouvelle, ni par un mot ni par le moindre signe! »

Et le chevalier, en pleurant :

« Sire, je vous le dirai ainsi : j'aime votre nièce de Vergy, et elle m'aime ; on ne peut s'aimer mieux.

— Dites-moi donc, fait le duc, puisque vous voulez qu'on garde votre se-





*Et ele moi, tant c'on puet plus.*
*— Or, me dites donc, fet li dus,*
*Quant vous volez c'on vous en cuevre,*
*Savoit nus fors vous dui ceste oevre ? »*
*Et li chevaliers li respont :*
*« Nenil, creature del mont ! »*
*Et dist li dus : « Ce n'avint onques :*
*Comment i avenez vous donques,*
*Ne comment savez lieu ne tens ?*
*— Par foi, sire, fet cil, par sens*
*Que je vous dirai sanz riens tere,*
*Quant tant savez de nostre afere. »*
*Lors li a toutes acontees*
*Ses venues et ses alees,*
*Et la couvenance premiere,*
*Et du petit chien la maniere.*
*Lors dist li dus : « Je vous requier*
*Que a vostre terme premier*
*Vueilliez que vostre compains soie*
*D'aler o vous en ceste voie,*
*Quar je vueil savoir sans aloingne*
*Se ainsi va vostre besoingne ;*



cret bien couvert, s'il n'est personne, outre vous deux, qui le sache. »

Et le chevalier lui répond :

« Non, pas une créature en ce monde. »

Et le duc dit :

« Voilà qui ne se vit jamais! Comment faites-vous donc pour vous rencontrer? Comment savez-vous où ce doit-être? et quand?

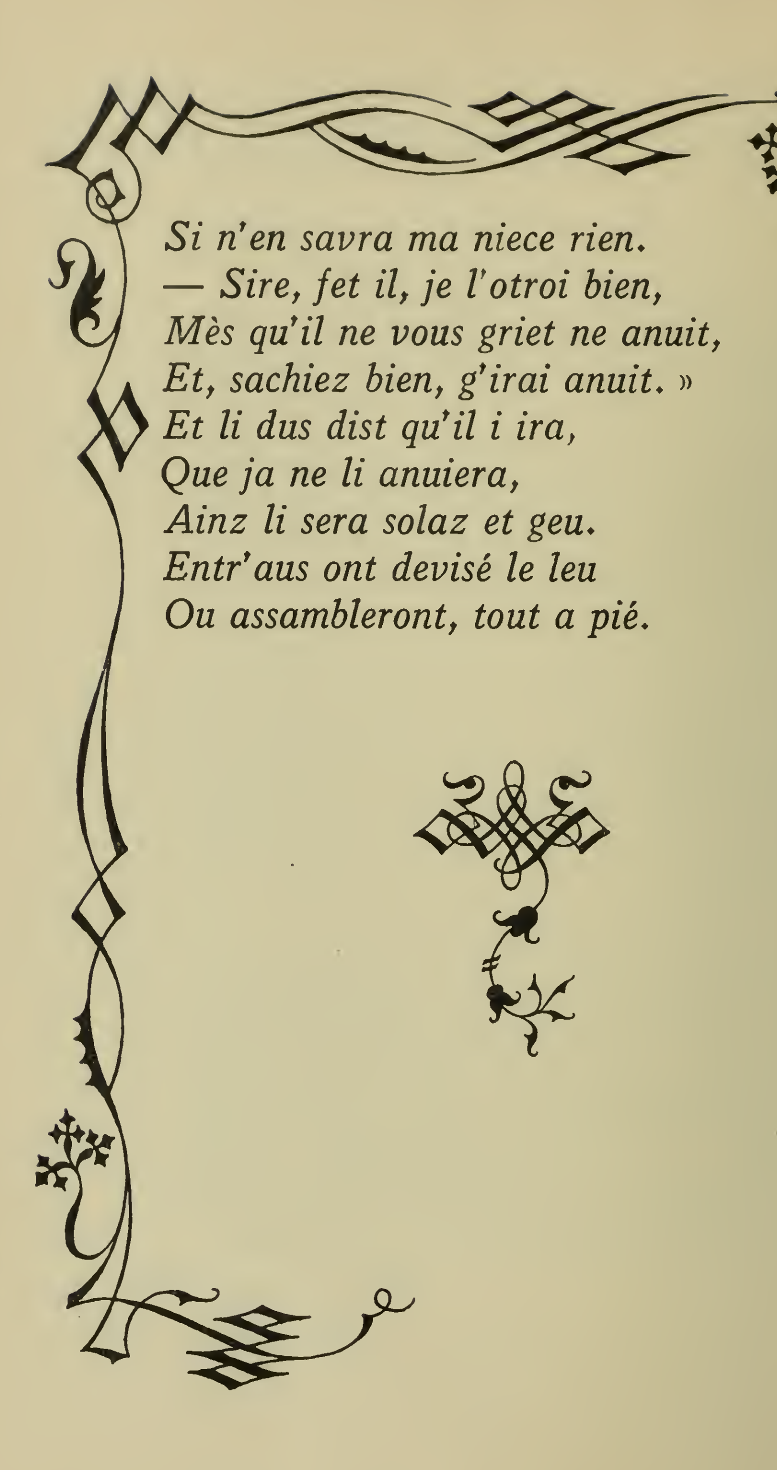
— Sur ma foi, sire, c'est grâce à une ruse très sage, que je vous dirai, sans rien taire, puisque déjà vous en savez si long. »

Alors il lui conta tout leur manège, et leur pacte du premier jour et le jeu du petit chien.

Le duc lui dit :

« Je vous requiers de permettre qu'au jour convenu pour votre plus prochaine rencontre je me fasse votre compagnon de route, car je veux apprendre au plus tôt s'il en va comme vous dites. Et ma nièce n'en saura rien.





*Si n'en savra ma niece rien.*
*— Sire, fet il, je l'otroi bien,*
*Mès qu'il ne vous griet ne anuit,*
*Et, sachiez bien, g'irai anuit. »*
*Et li dus dist qu'il i ira,*
*Que ja ne li anuiera,*
*Ainz li sera solaz et geu.*
*Entr'aus ont devisé le leu*
*Ou assambleront, tout a pié.*

— Sire, j'y consens volontiers, pourvu que la chose ne vous coûte ni ne vous gêne. Or sachez que j'irai ce soir. »

Et le duc répond qu'il ira et que ce ne lui sera pas une gêne, mais un plaisir et un divertissement. Ils convinrent du lieu où ils se retrouveront, tous deux à pied.





*Si tost comme il fu anuitié,*
*Que assez près d'iluec estoit*
*Ou la niece le duc manoit,*
*Cele part tienent lor chemin*
*Tant qu'il sont venu au jardin,*
*Ou li dus ne fu pas grant piece,*
*Quant il vit le chienet sa niece*
*Qui s'en vint au bout du vergier*
*Ou il trova le chevalier*
*Qui grant joie a fet au chienet.*
*Tantost a la voie se met*
*Li chevaliers et le duc lait,*
*Et li dus après lui s'en vait*
*Près de la chambre, et ne se muet ;*
*Iluec s'esconsse au mieus qu'il puet ;*
*D'un arbre mout grant et mout large*
*S'estoit couvers com d'une targe*
*Et mout entent a lui celer.*



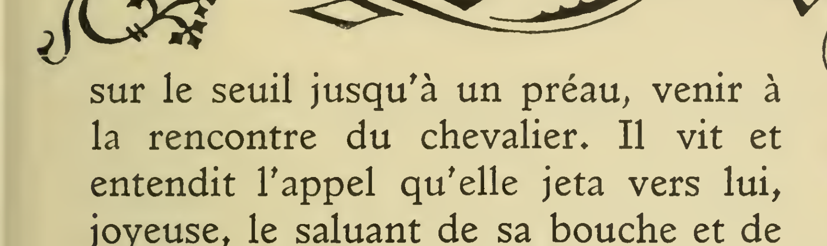
Dès que la nuit fut close, — la nièce du duc demeurait très près de là, — ils cheminent vers son manoir et les voici dans le verger.

Le duc n'attendit pas longtemps : il voit le petit chien de sa nièce s'en venir au bout du verger, où il découvrit le chevalier, qui lui fit fête. Sur l'instant, le chevalier quitte le duc, se met en route; le duc le suit, s'arrête aux abords de la chambre, et ne bouge. Il s'est caché de son mieux derrière un grand arbre au large tronc, dont il se couvre comme d'une targe.

De là, veillant bien à n'être pas aperçu, il vit le chevalier entrer dans la chambre, et sa nièce, s'avançant



*D'iluec vit en la chambre entrer*
*Le chevalier, et vit issir*
*Sa niece et contre lui venir*
*Hors de la chambre en un prael,*
*Et vit et oï cel apel*
*Comme ele li fist par solaz*
*De salut de bouche et de braz,*
*Si tost comme ele le choisi.*
*De la chambre vers lui sailli,*
*Et de ses biaus braz l'acola*
*Et plus de cent fois le besa*
*Ainz que feïst longue parole.*
*Et cil la rebese et acole,*
*Et li dist : « Ma dame, m'amie,*
*M'amor, mon cuer, ma druerie,*
*M'esperance et tout quanques j'aim,*
*Sachiez que j'ai eü grant faim*
*D'estre o vous, si comme ore i sui,*
*Trestoz jors puis que je n'i fui. »*
*Ele redist : « Mon douz seignor,*
*Mes douz amis, ma douce amor,*
*Onques puis ne fu jor ne eure*



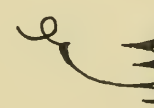
sur le seuil jusqu'à un préau, venir à la rencontre du chevalier. Il vit et entendit l'appel qu'elle jeta vers lui, joyeuse, le saluant de sa bouche et de ses bras.

Du plus loin qu'elle l'avait vu, elle s'était élancée : elle l'accole de ses beaux bras, le baise plus de cent fois, sans plus longues paroles. Et lui l'accole et lui rend ses baisers, et lui dit :

« Ma dame, mon amie, mon amour, mon cœur, mon ivresse, mon espérance et mon tout ce que j'aime, sachez que j'ai eu grand'faim d'être avec vous comme j'y suis à cette heure, et cela sans trêve, depuis que je n'y fus ! »

Et elle, à son tour :

« Mon doux sire, mon doux ami, mon doux amour, pas un jour n'a passé depuis lors, pas une heure, que l'at-



*Que ne m'anuiast la demeure ;*
*Mès ore de riens ne me dueil,*
*Quant j'ai o moi ce que je vueil,*
*Quant ci estes sains et haitiez,*
*Et li trés bien venuz soiez ! »*
*Et cil dist : « Et vous bien trovee ! »*
*Tout oï li dus a l'entree,*
*Qui mout près d'aus apoiez fu ;*
*Sa niece a la voiz bien connu,*
*Si bien, et a la contenance,*
*Que il est or fors de doutance,*
*Et si tient de ce la duchesse*
*Que dit li ot a menteresse ;*
*Et mout li plest : or voit il bien*
*Que cil ne li a mesfet rien*
*De ce que il l'a mescreü.*
*Ilueques s'est issi tenu*
*Toute la nuit, endementiers*
*Que la dame et li chevaliers*
*Dedenz la chambre en un lit furent*
*Et sanz dormir ensamble jurent,*
*A tel joie et a tel deport*



tente ne m'ait pesé ; mais maintenant plus rien ne me pèse, puisque j'ai à moi ce que je veux et que vous êtes là, sain et sauf et joyeux, et soyez le très bien venu !

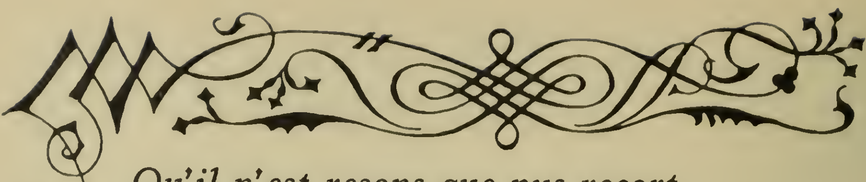
— Et vous, dit-il, la très bien trouvée ! »

A l'entrée, appuyé contre l'arbre, fort près d'eux, le duc a tout entendu. A la voix, à la démarche, il a si bien reconnu sa nièce que le voilà délivré de son doute et qui tient le dire de sa femme pour mensonger : et bien lui plaît qu'il en soit ainsi.

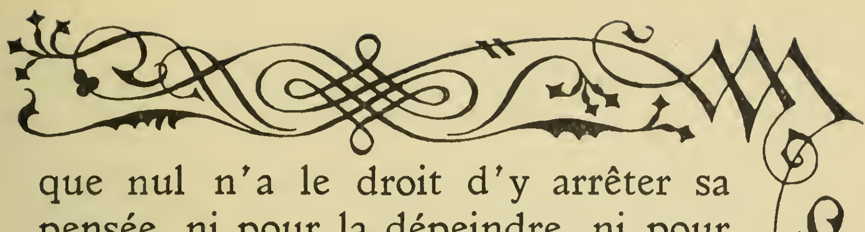
Il voit à plein désormais que le chevalier ne lui a manqué en rien et qu'il l'a méconnu.

Il se tint là toute la nuit, tandis que dans la chambre la dame et le chevalier, couchés au même lit, sans dormir, goûtaient une si grande joie





*Qu'il n'est resons que nus recort*
*Ne ne la die ne ne l'oie,*
*S'il n'atent a avoir tel joie*
*Que Amors aus fins amanz done,*
*Quant sa paine reguerredone.*
*Quar cil qui tel joie n'atent,*
*S'il l'ooit or, riens n'i entent,*
*Puis qu'il n'a a Amors le cuer :*
*Que nus ne savroit a nul fuer*
*Combien vaut a tel joie avoir,*
*S'Amors ne li fesoit savoir.*
*Ne teus biens n'avient mie a toz,*
*Que ce est joie sans corouz*
*Et solaz et envoiseüre ;*
*Mès tant i a que petit dure,*
*C'est avis a l'amant qui l'a :*
*Ja tant longues ne durera,*
*Tant li plest la vie qu'il maine,*
*Que, se nuis devenoit semaine*
*Et semaine devenoit mois,*
*Et mois uns anz, et uns anz trois,*
*Et troi an vint, et vint an cent,*



que nul n'a le droit d'y arrêter sa pensée, ni pour la dépeindre, ni pour écouter qui la dépeint, s'il n'attend pour lui-même la pareille, celle qu'Amour donne aux vrais amants, quand il les récompense de leur peine. Car qui n'attend pas cette joie, s'il écoute qui la dépeint, il n'y comprendra goutte, puisqu'il n'a pas donné son cœur à Amour et qu'il ne saurait concevoir ce qu'elle vaut que si Amour le lui révélait.

Or un tel bien n'est pas octroyé à tous, car c'est une joie sans mélange, une aise, une félicité ; mais tant y a qu'elle dure peu, du moins si l'on en croit l'amant qui la possède : si longtemps durerait-elle, tant lui plaît la vie qu'il mène que, quand la nuit deviendrait une semaine, et la semaine un mois, et le mois une année, et l'année trois années, et trois années vingt, et vingt années cent.

*Quant vendroit au definement,*
*Si voudroit il qu'il anuitast,*
*Cele nuit, ainz qu'il ajornast.*
*Et en itel penssé estoit*
*Icil que li dus atendoit ;*
*Quar ainz jor aler l'en covint,*
*Et s'amie o lui a l'uis vint.*
*La vit li dus au congié prendre*
*Besier doner et besier rendre,*
*Et oï forment souspirer*
*Et au congié prendre plorer.*
*Iluec ot ploré mainte lerme,*
*Et si oï prendre le terme*
*Du rassambler iluec arriere.*
*Li chevaliers en tel maniere*
*S'en part, et la dame l'uis clot ;*
*Mès, tant comme veoir le pot,*
*Le convoia a ses biaus ieus,*
*Quant ele ne pot fere mieus.*
*Quant li dus vit clorre l'uisset,*
*Tantost a la voie se met,*
*Tant que le chevalier ataint*



venu au terme, il voudrait que la nuit commençât à peine et que pas encore ne se levât le jour.

C'est bien ce que se disait celui qu'attendait le duc, car il lui fallut s'en aller avant l'aube. Son amie vint avec lui jusqu'à la porte. Baisers donnés et baisers rendus, soupirs profonds, larmes à l'instant de l'adieu, le duc a tout vu : et bien des pleurs coulèrent. Il les entendit choisir le jour où ils se retrouveraient.

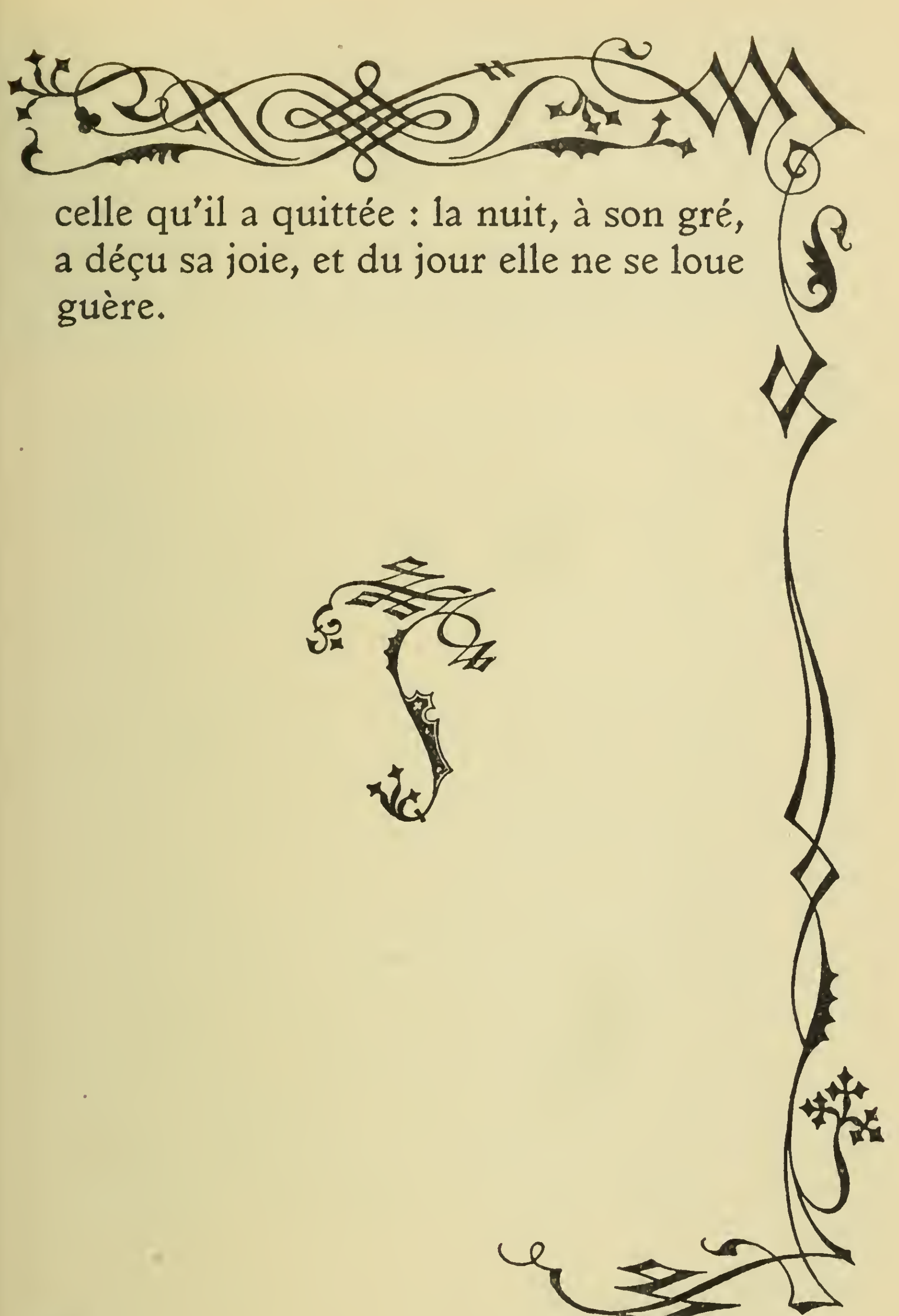
Ainsi s'en fut le chevalier, et la dame ferme la porte ; mais, aussi loin qu'elle put, elle lui fit cortège de ses beaux yeux, faute de mieux.

Le duc a vu refermer la porte ; il se met à la voie, tant qu'il rejoint le chevalier, qui se plaint à lui-même de la nuit : elle a trop peu duré, dit-il. Telle est aussi la pensée, telle la plainte de





*Qui a soi meïsme se plaint*
*De la nuit : si comme il a dit,*
*Trop li avoit duré petit.*
*Et tel penssee et autel diz*
*Ot cele dont il ert partiz,*
*A cui il samble por la nuit*
*Que failli ait a son deduit,*
*Ne du jor ne se loe point.*



celle qu'il a quittée : la nuit, à son gré, a déçu sa joie, et du jour elle ne se loue guère.



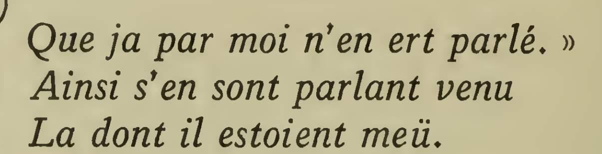
Li chevaliers ert en tel point
Et de penssee et de parole,
Quant li dus l'ataint, si l'acole
Et li a fet joie mout grant,
Puis li a dit : « Je vous creant
Que toz jors mès vous amerai
Ne ja mès jor ne vous harrai,
Quar vous m'avez de tout voir dit
Et ne m'avez de mot mentit.
— Sire, fet cil, vostre merci !
Mès por Dieu vous requier et pri
Que cest conseil celer vous plaise,
Qu'amor perdroie et joie et aise
Et morroie sanz nule faute,
Se je savoie que nul autre
Ice savroit, fors vous sanz plus.
— Or n'en parlez ja, fet li dus ;
Sachiez qu'il ert si bien celé



Le chevalier en était à ce point de ses pensées et des propos qu'il se tenait à lui-même, quand le duc, l'ayant rejoint, le serre dans ses bras, lui fait grand'fête, puis lui dit :

« Je vous promets que toujours je vous aimerai, que jamais je ne vous prendrai en haine, car en tout vous m'avez dit vrai, vous ne m'avez pas menti d'un mot.

— Sire, fait le chevalier, grand merci ! Mais, pour Dieu ! je vous requiers et supplie qu'il vous plaise garder ce secret, car je perdrais mon amour, ma joie, ma félicité, et je mourrais à coup sûr, si j'apprenais qu'un autre que vous le connût.



*Que ja par moi n'en ert parlé. »*
*Ainsi s'en sont parlant venu*
*La dont il estoient meü.*

*Et cel jor, quant vint au mengier,*
*Moustra li dus au chevalier*
*Plus biau samblant qu'ainz n'avoit fait,*
*Dont tel corouz et tel deshait*
*En ot la duchoise sanz fable*
*Qu'ele se leva de la table*
*Et a fet samblant par faintise*
*Que maladie li soit prise.*
*Et li dus, quant il ot mengié*
*Et lavé et bien festoié,*
*Si l'est tantost alez veoir*
*Et la fist sus son lit seoir,*
*Et a commandé que nului*
*Ne remaingne leenz for lui.*
*L'en fet tantost ce qu'il commande,*
*Et li dus errant li demande*
*Comment cist maus li est venu*
*Et que ce est qu'ele a eü.*



— Laissez, répond le duc. Sachez qu'il sera bien gardé : jamais je n'en sonnerai mot. »

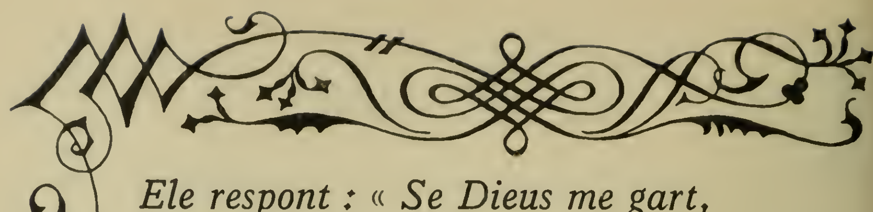
Tout en devisant de la sorte, ils revinrent au lieu d'où ils étaient partis.

Ce même jour, quand vint le repas, le duc montra au chevalier meilleur visage encore qu'il n'avait jamais fait : dont la duchesse ressentit tant de colère et de douleur qu'elle se leva de table, feignant d'être prise de maladie. Et le duc, après avoir mangé, s'être lavé les mains et s'être récréé à loisir, s'en fut la trouver. Il la fait asseoir sur son lit et commande qu'on les laisse seuls. On obéit, et le duc aussitôt lui demande comment ce malaise lui vint et ce qu'elle eut.

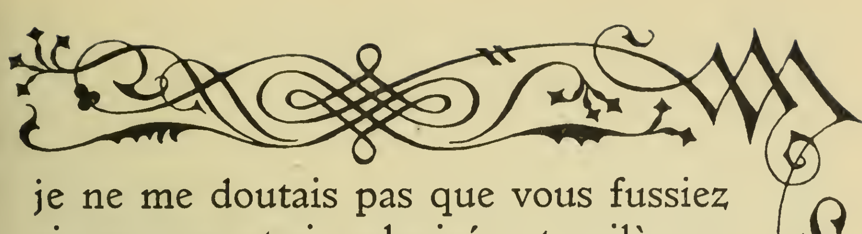
Elle répond :

« Dieu me pardonne! tout à l'heure encore, quand je me suis mise à table,





*Ele respont : « Se Dieus me gart,*
*Je ne m'en donoie regart*
*Orains, quant au mengier m'assis,*
*Que greignor sens et plus d'avis*
*N'avez en vous que je n'i vi,*
*Quant vous tenez plus chier celui*
*Que je vous ai dit qui porchace*
*Qu'il a moi honte et despit face ;*
*Et quant vi que plus biau samblant*
*Li feïstes que de devant,*
*Si grant duel et si grant ire oi*
*Qu'ilueques demorer ne poi.*
*— Ha ! fet li dus, ma douce amie,*
*Sachiez, je n'en croiroie mie*
*Ne vous ne autre creature*
*Que onques por nule aventure*
*Avenist ce que vous me dites ;*
*Ainz sai bien qu'il en est toz quites,*
*N'onques ne penssa de ce fere,*
*Tant ai apris de son afere :*
*Si ne m'en enquerez ja plus.*



je ne me doutais pas que vous fussiez si peu sage et si malavisé : et voilà que vous aimez plus que jamais celui dont je vous ai dit qu'il poursuit ma honte et mon déshonneur! Aussi, quand je vous vis lui faire meilleur visage encore que devant, j'en fus si peinée et si courroucée que je ne pus rester.

— Ah! fait-il, ma douce amie, jamais, sachez-le bien, vous ne me ferez accroire, ni vous, ni personne, que rien de ce que vous m'avez dit soit arrivé. Il en est bien innocent, jamais il n'y a seulement pensé : je le sais pour en avoir appris assez long sur son compte. Mais ne demandez pas que je vous en dise plus! »





*ATANT se part d'iluec li dus;*
*Et ele remest mout penssive,*
*Que ja mès jor que ele vive,*
*Une eure a aise ne sera*
*Devant que plus apris avra*
*De ce que li dus li desfent*
*Qu'ele ne li demant noient ;*
*Que ja ne l'en tendra desfensse,*
*Quar en son cuer engin porpensse*
*Qu'ele le porra bien savoir,*
*S'ele le sueffre jusqu'au soir,*
*Qu'ele ait le duc entre ses braz,*
*Qu'ele set bien qu'en tel solaz*
*En fera, ce ne dout je point,*
*Mieus son voloir qu'en autre point.*
*Por ce adonc atant se tint,*
*Et quant li dus couchier se vint,*
*A une part du lit s'est traite ;*



LA-DESSUS, il s'en va. Elle reste, anxieuse. Elle n'aura plus de sa vie une heure d'agrément qu'elle n'en ait appris davantage : et le duc, qui lui fait défense de l'interroger ! Mais la défense ne la gênera guère; déjà elle arrange en son cœur une ruse. Qu'elle sache patienter jusqu'au soir! Alors, quand elle tiendra le duc entre ses bras, elle fera mieux de lui son vouloir : elle le sait, et je n'en doute pas.

Elle se contient donc, et, quand le duc vint se coucher, elle fait retraite à l'autre bord du lit, en signe que sa venue ne lui plaît guère. Elle le sait bien, la vraie voie pour prendre avantage sur son mari, c'est de faire montre

*Samblant fet que point ne li haite*
*Que li dus o li gesir doie,*
*Qu'ele set bien ce est la voie*
*De son mari metre au desouz*
*Par fere samblant de corouz.*
*Por ce se tint en itel guise*
*Que ele mieus le duc atise*
*A croire que mout soit irie ;*
*Por ce, sanz plus, qu'il l'a besie,*
*Li dist ele : « Mout estes faus*
*Et trichierres et desloiaus,*
*Qui moi moustrez samblant d'amor,*
*N'oncques ne m'amastes nul jor !*
*Et j'ai esté lonc tens si fole*
*Que j'ai creü vostre parole,*
*Que soventes foiz me disiez*
*Que de cuer loial m'amiiez !*
*Mès hui m'en sui aperceüe,*
*Que j'en ai esté deceüe ! »*
*Et li dus dist : « Et vous, a qoi?*
*— Ja me deïstes, par ma foi,*
*Fet cele qui a mal i bee,*



de ressentiment; ainsi elle le persuadera mieux de sa grande colère, et, parce qu'il lui a pris un baiser, sans plus, elle lui dit :

« Bien faux êtes-vous, et trompeur et déloyal, vous qui me faites de beaux semblants d'amour et qui jamais ne m'avez aimée ! Et je fus longtemps assez folle pour vous en croire, quand si souvent vous disiez m'aimer de loyal cœur. Mais aujourd'hui, j'ai bien reconnu la tromperie!

— Et à quoi donc? fait le duc.

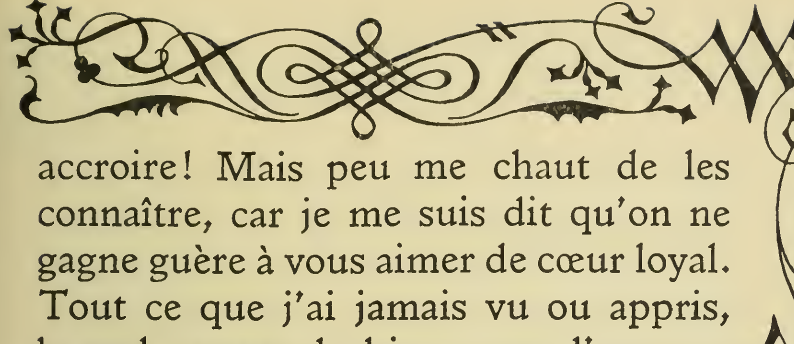
— A ce que vous m'avez dit, répond-elle, attentive à son mauvais dessein, de n'être pas si osée que de vous demander quoi que ce fût sur ce que vous savez bien.

— Mais sur quoi, belle sœur? Pour Dieu, dites-le!

— Sur les menteries et sur les billevesées qu'il vous a mises en tête et fait



*Que je ne fusse si osee*
*Que je vous enqueïsse rien*
*De ce que or savez vous bien.*
*— De quoi, suer, savez vous, por Dé?*
*— De ce que cil vous a conté,*
*Fet ele, mençonge et arvoire,*
*Qu'il vous a fet pensser et croire.*
*Mès de ce savoir ne me chaut,*
*Que j'ai penssé que petit vaut*
*En vous amer de cuer loial :*
*Que c'onques fust ou bien ou mal,*
*Mes cuers riens ne vit ne ne sot*
*Que ne seüssiez ausi tost ;*
*Et or voi que vous me celez,*
*Vostre merci, les voz penssez.*
*Si sachiez ore sanz doutance*
*Que ja mès n'avrai tel fiance*
*En vous, ne cuer de tel maniere*
*Com j'ai eü ça en arriere. »*
*Lors a commencié a plorer*
*La duchoise et a souspirer,*
*Et s'esforça plus qu'ele pot.*
*Et li dus tel pitié en ot*



accroire! Mais peu me chaut de les connaître, car je me suis dit qu'on ne gagne guère à vous aimer de cœur loyal. Tout ce que j'ai jamais vu ou appris, le mal comme le bien, vous l'avez su aussitôt; mais vous, je le vois maintenant, vous me cachez vos pensées! Sachez donc que désormais je ne mettrai plus en vous la même confiance et que je ne vous aimerai plus du même cœur! »

Sur quoi elle se mit à pleurer et à pousser des soupirs, s'y efforçant tant qu'elle put. Le duc en fut si attendri de pitié qu'il lui dit :

« Belle sœur, pour rien au monde je ne voudrais vous peiner ni vous fâcher; mais, sachez-le, ce que vous voulez que je vous dise, je ne puis le dire sans faire une trop laide vilenie.

— Ne le dites donc pas, réplique-t-elle à l'instant. Certes, je le vois bien





6.

*Qu'il li a dit : « Ma bele suer,*
*Je ne soufferroie a nul fuer*
*Ne vostre corouz ne vostre ire ;*
*Mès, sachiez, je ne puis pas dire*
*Ce que volez que je vous die*
*Sanz fere trop grant vilonie. »*
*Ele respont isnel le pas :*
*« Sire, si ne m'en dites pas,*
*Quar je voi bien a cel samblant*
*Qu'en moi ne vous fiez pas tant*
*Que celaisse vostre conseil ;*
*Et sachiez que mout me merveil :*
*Ainc n'oïstes grant ne petit*
*Conseil que vous m'eüssiez dit,*
*Dont descouvers fussiez par moi ;*
*Et si vous di, en bone foi,*
*Ja en ma vie n'avendra. »*
*Quant ce ot dit, si replora ;*
*Et li dus si l'acole et bese,*
*Et est de son cuer a malese,*
*Si que plus ne se pot tenir*
*De sa volenté descouvrir.*
*Puis se li a dit : « Bele dame,*



à votre air, que vous n'avez pas assez de confiance en moi pour croire que je me tairais; mais j'en suis très surprise, je l'avoue : avez-vous jamais ouï dire qu'un seul des secrets, grands ou menus, que vous m'avez dits, ait été livré par moi? Et, sur ma foi! c'est ce qui n'arrivera de ma vie. »

Elle dit, et se remet à pleurer. Le duc la prend dans ses bras, lui donne des baisers, et le désarroi de son cœur est si grand qu'il se sent à bout : sa volonté va désarmer.

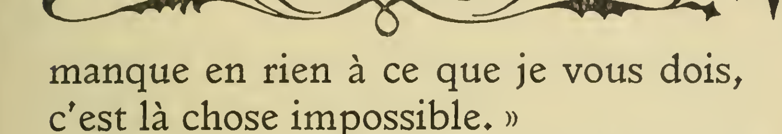
« Belle dame, dit-il, sur mon âme, je ne sais que faire. Non, telle est ma confiance en vous! je ne dois rien vous cacher de ce que je sais ou apprends. Mais, je vous en prie, n'en soufflez mot! Sachez, et je ne vous en dis pas plus, que, si vous me trahissez, vous recevrez la mort.

— Marché conclu! dit-elle; que je





*Je ne sai que face, par m'ame,*
*Que tant m'afi en vous et croi*
*Que chose celer ne vous doi*
*Que li miens cuers sache ne ot ;*
*Mès, je vous pri, n'en parlez mot :*
*Sachiez, et itant vous en di,*
*Que, se je sui par vous trahi,*
*Vous en receverez la mort. »*
*Et ele dist : « Bien m'i acort !*
*Estre ne porroit que feïsse*
*Chose dont vers vous m'espreïsse. »*
*Cil qui l'aime por ce le croit*
*Et cuide que veritez soit*
*De ce que li dist, puis li conte*
*De sa niece trestout le conte,*
*Comme apris l'ot du chevalier,*
*Et comment il fu el vergier*
*En l'anglet ou il n'ot qu'eus deus,*
*Quant li chienès s'en vint a eus ;*
*Et de l'issue et de l'entree*
*Li a la verité contee,*
*Si qu'il ne li a riens teü*
*Qu'il i ait oï ne veü.*



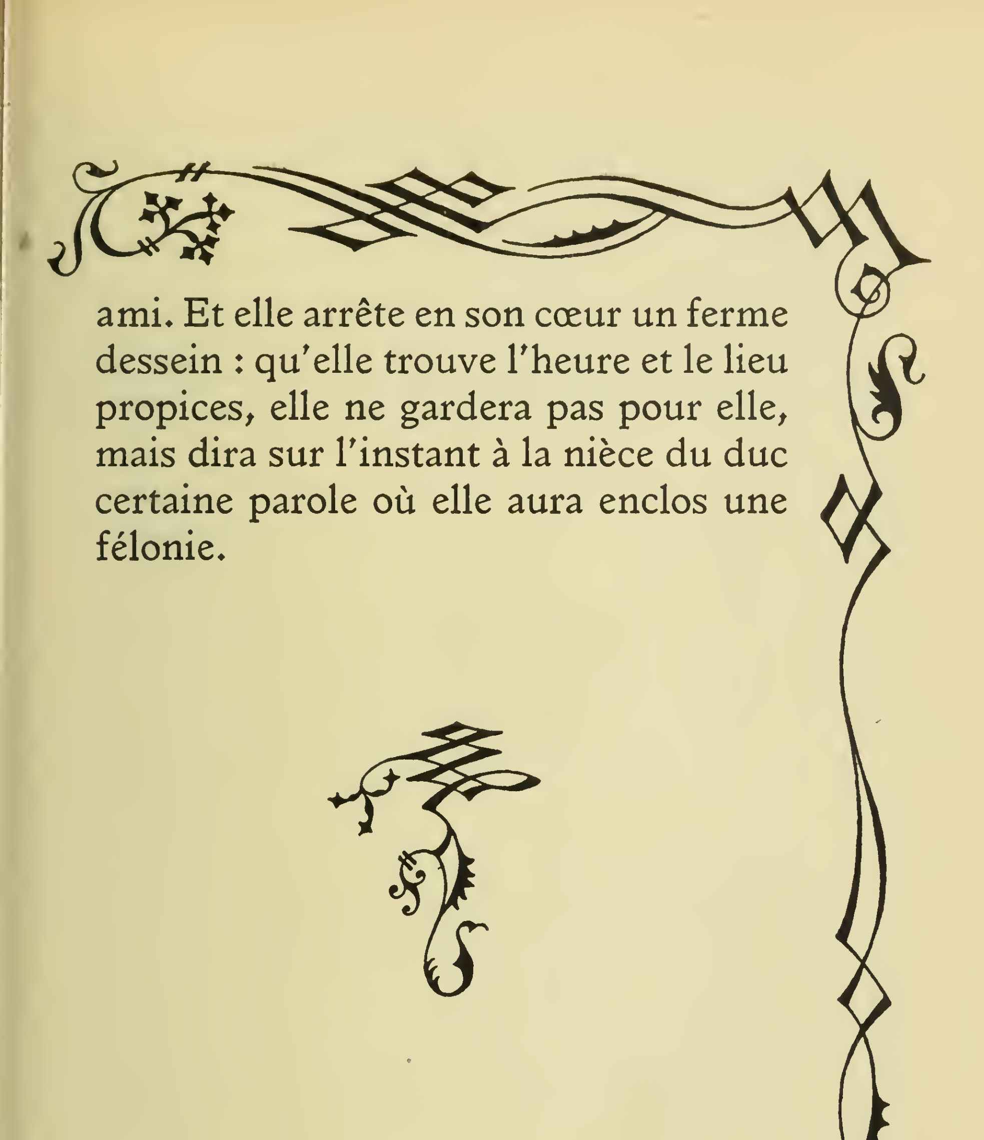
manque en rien à ce que je vous dois, c'est là chose impossible. »

Il l'aime, donc il l'en croit. Alors, il lui raconte toute l'aventure de sa nièce, telle qu'il l'a apprise du chevalier, et comment lui-même s'en fut au verger dans la cachette où ils n'étaient qu'eux deux, et la venue du petit chien, et tout leur manège, sans rien taire de ce qu'il a vu ou entendu. Quand la duchesse l'apprend, que celui qui a refusé de l'aimer aime en plus bas lieu, elle se tient pour morte et honnie. Mais, loin d'en laisser rien paraître, elle octroya et promit au duc qu'elle tiendrait la chose secrète : si elle la dévoile, qu'il la pende à une hart!

Cependant il lui tarde déjà de parler à celle qu'elle a prise en haine, depuis qu'elle la sait l'amie de celui dont elle juge qu'il lui a fait affront et honte, rien que pour n'avoir pas voulu devenir son



*Et quant la duchoise l'entent*
*Que cil aime plus bassement*
*Qui de s'amor l'a escondite,*
*Morte se tient et a despite ;*
*Mès ainc de ce samblant ne fist,*
*Ainçois otroia et promist*
*Au duc a si celer ceste oevre*
*Que, se c'est qu'ele le descuevre,*
*Que il la pende a une hart !*
*Et se li est il ja mout tart*
*D'aceli parler qu'ele het,*
*Dès icele eure qu'ele set*
*Que ele est amie a celui*
*Qui li fet et honte et anui*
*Por itant, ce li est avis,*
*Qu'il ne vout estre ses amis.*
*Si afferme tout son porpens*
*Que, s'ele voit ne lieu ne tens*
*Qu'a la niece le duc parolt,*
*Qu'ele li dira ausi tost,*
*Ne ja ne celera tel chose*
*Ou felonie avra enclose.*



ami. Et elle arrête en son cœur un ferme dessein : qu'elle trouve l'heure et le lieu propices, elle ne gardera pas pour elle, mais dira sur l'instant à la nièce du duc certaine parole où elle aura enclos une félonie.



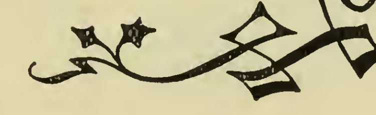
*Mès ainc en point n'en lieu n'en vint*
*Tant que la Pentecouste vint*
*Qui après fu, a la premiere*
*Que li dus tint cort mout pleniere,*
*Si qu'il envoia par tout querre*
*Toutes les dames de la terre,*
*Et sa niece tout premeraine*
*Qui de Vergi ert chastelaine.*
*Et quant la duchoise la vit,*
*Tantost toz li sans li fremist*
*Com cele del mont que plus het.*
*Mès son corage celer set,*
*Se li a fet plus bel atret*
*C'onques devant ne li ot fet;*
*Mès mout ot grant talent de dire*
*Ce dont ele ot au cuer grant ire,*
*Et la demeure mout li couste.*
*Por ce, le jor de Pentecouste,*
*Quant les tables furent ostees,*

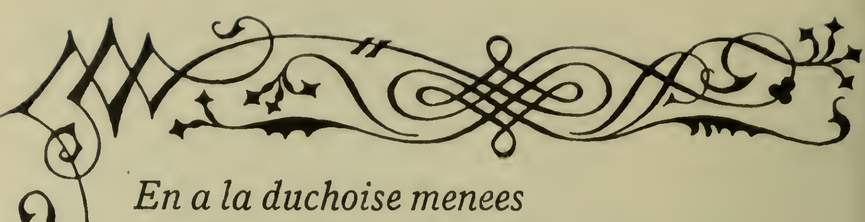


MAIS il lui fallut attendre, et jusqu'à la Pentecôte. Ce fut la première fête où le duc tint une cour si plénière qu'il y manda toutes les dames de la contrée : et celle qu'il envoya quérir avant les autres fut sa nièce, la châtelaine de Vergy.

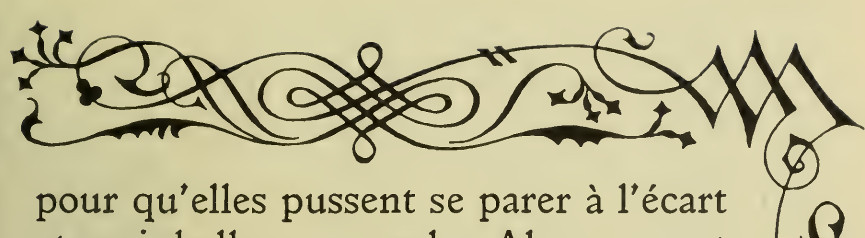
La duchesse l'a vue. Aussitôt, tout son sang frémit : c'est celle qu'elle hait le plus au monde. Mais elle sait feindre et lui fait plus bel accueil que jamais. Elle brûle pourtant de dire ce qu'elle a sur le cœur, et l'attente lui coûte.

Or, le jour de la Pentecôte, une fois les tables levées, la duchesse emmena avec elle les dames dans sa chambre,





*En a la duchoise menees*
*Les dames en sa chambre o soi*
*Por eles parer en reqoi*
*Por venir cointes aus caroles.*
*Lors ne pot garder ses paroles*
*La duchoise, qui vit son leu,*
*Ainz dist, ausi comme par geu :*
*« Chastelaine, soiez bien cointe,*
*Quar bel et preu avez acointe ! »*
*Et cele respont simplement ;*
*« Je ne sai quel acointement*
*Vous penssez, ma dame, por voir,*
*Que talent n'ai d'ami avoir*
*Qui ne soit del tout a l'onor*
*Et de moi et de mon seignor.*
*— Je l'otroi bien, dist la duchesse,*
*Mès vous estes bone mestresse,*
*Qui avez apris le mestier*
*Du petit chienet afetier ! »*
*Les dames ont oï le conte,*
*Mès ne sevent a quoi ce monte ;*
*O la duchoise s'en revont*
*Aus caroles que fetes ont.*



pour qu'elles pussent se parer à l'écart et venir belles aux caroles. Alors, voyant venu l'instant, elle ne put se contenir, mais dit, comme par jeu :

« Châtelaine, faites-vous bien belle, car vous vous êtes accointée d'un bel et preux ami. »

Et la châtelaine, innocemment :

« Je ne sais vraiment pas, ma dame, de quelle accointance vous voulez parler; mais je ne désire avoir un ami que s'il me fait honneur en tout point, ainsi qu'à mon seigneur.

— D'accord, dit la duchesse; mais vous êtes bonne dresseuse, vous qui apprîtes le métier d'éduquer le petit chien! »

Les dames ont entendu, mais sans comprendre. Elles repartent avec la duchesse vers les caroles, qui se forment.





*Et la chastelaine remaint :*
*Li cuers li trouble d'ire et taint,*
*Et li mue trestoz el ventre.*
*Dedenz une garderobe entre*
*Ou une pucelete estoit*
*Qui aus piez du lit se gisoit,*
*Mès ele ne la pot veoir.*
*El lit s'est lessie cheoir*
*La chastelaine mout dolente ;*
*Iluec se plaint et se gaimente*
*Et dist : « Ha ! sire Dieus, merci !*
*Que puet estre que j'ai oï,*
*Que ma dame m'a fait regret*
*Que j'ai afetié mon chienet ?*
*Ce ne set ele par nului,*
*Ce sai je bien, fors par celui*
*Qui j'amoie et trahie m'a ;*
*Ne ce ne li deïst il ja*



Et la châtelaine reste. Son cœur se trouble d'angoisse, s'assombrit, se fait vain dans sa poitrine. Elle entre dans une chambre voisine, où l'on serrait les robes.

Une fillette, mais qu'elle ne put voir, était là, couchée au pied du lit. Elle se laisse choir sur le lit, la très dolente châtelaine. Elle se plaint et gémit :

« Ah! sire Dieu, ayez pitié de moi! Si ma dame m'a fait reproche d'avoir dressé mon petit chien, qu'est-ce à dire? Elle n'a pu l'apprendre de personne, je le sais trop, si ce n'est de celui que j'aïmais et qui m'a menti sa foi; et comment le lui aurait-il dit, s'il
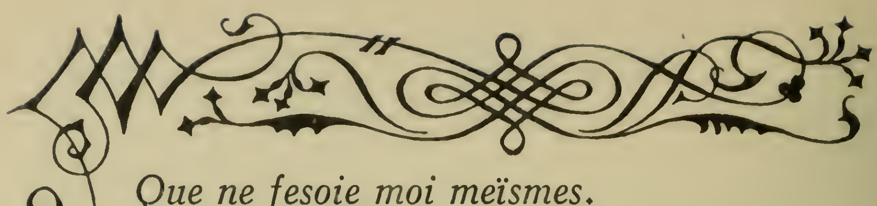


*S'a li n'eüst grant acointance,*
*Et s'il ne l'amast sanz doutance*
*Plus que moi qui il a trahie.*
*Bien voi que il ne m'aime mie,*
*Quant il me faut de couvenant,*
*Douz Dieus ! et je l'amoie tant*
*Comme riens peüst autre amer,*
*Qu'aillors ne pooie pensser,*
*Nis une eure, ne jor ne nuit :*
*Quar c'ert ma joie et mon deduit,*
*C'ert mes delis, c'ert mes depors,*
*C'ert mes so az, c'ert mes confors.*
*Comment a lui me contenoie*
*De pensser, quant je nel veoie !*
*Ha ! amis, dont est ce venu ?*
*Que poez estre devenu,*
*Qui vers moi avez esté faus ?*
*Je cuidoie que plus loiaus,*
*Me fussiez, se Dieus me conseut,*
*Que ne fu Tristans a Yseut ;*
*Plus vous amoie la moitié,*
*Se Dieus ait ja de moi pitié,*



n'était déjà fort avancé dans sa privauté et s'il ne l'aimait plus que moi, qu'il a trahie? Il ne m'aime pas, je le vois, puisqu'il rompt notre pacte, et moi, doux Dieu ! je l'aimais tant, autant qu'on peut aimer, et je ne pouvais, fût-ce une heure, ni le jour, ni la nuit, penser à rien qu'à lui : c'était ma joie et mon jeu, mon aise et mon délice, c'était ma félicité, c'était mon réconfort.

Quand je ne le voyais pas, comme je restais serrée contre lui par la pensée! Ah! comment fut-ce possible, ami, et que faut-il que vous soyez devenu pour m'avoir trahie? Je vous croyais, Dieu m'assiste! plus loyal envers moi que ne fut Tristan envers Yseut; et, en retour, — si je mens, que Dieu me refuse sa merci! — je vous aimais au double de moi-même.

Jamais, ni aux premières heures de



*Que ne fesoie moi meïsmes.*
*Onques avant ne puis ne primes*
*En penssé n'en dit ne en fet,*
*Ne fis ne poi ne grant mesfet*
*Par qoi me deüssiez haïr*
*Ne si vilainement trahir*
*Comme a noz amors depecier*
*Por autre amer et moi lessier,*
*Et descouvrir nostre conseil.*
*Hé! lasse! amis, mout me merveil,*
*Que li miens cuers, si m'aït Dieus,*
*Ne fu onques vers vous itieus,*
*Quar, se tout le mont et neïs*
*Tout son ciel et son paradis*
*Me donast Dieus, pas nel preïsse*
*Par couvenant que vous perdisse,*
*Quar vous estiiez ma richece*
*Et ma santez et ma leece;*
*Ne riens grever ne me peüst*
*Tant comme mes las cuers seüst*
*Que li vostres de riens m'amast.*
*Ha! fine Amor! et qui penssast*



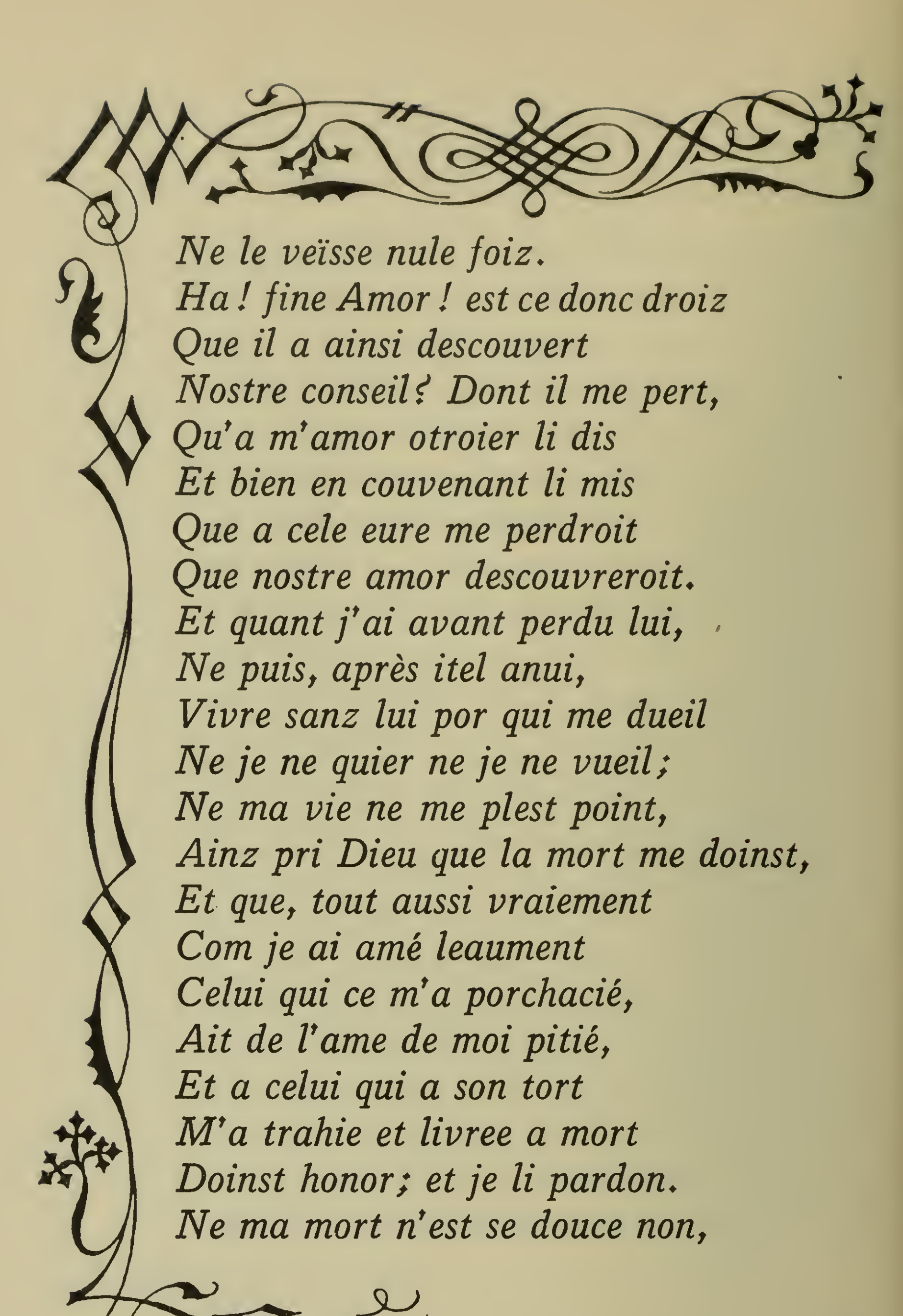
notre amour, ni avant, ni depuis, non, jamais, ni en pensée, ni en paroles, ni en action, je n'ai commis une faute, grave ou petite, qui dût me valoir votre haine et la vilaine traîtrise par quoi vous mettez en pièces nos amours pour en aimer une autre, pour me délaisser et pour livrer notre secret. Hélas! ami, c'est grande merveille, car mon cœur ne fut jamais tel envers vous, et si Dieu m'avait donné toute la terre et même tout son ciel et son paradis, et qu'il m'eût fallu vous perdre, je n'aurais pas voulu : vous étiez ma richesse, ma santé, ma liesse, et aussi longtemps que mon pauvre cœur aurait su que le vôtre l'aimait, si peu que ce fût, rien n'eût pu m'affliger.

Hélas! Amour, qui donc l'aurait cru, qu'il dût jamais m'offenser, lui qui disait, quand je l'avais avec moi



*Que cist feïst vers moi desroi,*
*Qui disoit, quant il ert o moi*
*Et je faisoie mon pooir*
*De fere trestout son voloir,*
*Qu'il ert toz miens et a sa dame*
*Me tenoit et de cors et d'ame ;*
*Et le disoit si doucement*
*Que le creoie vraiement,*
*Ne je ne penssaisse a nul fuer*
*Qu'il peüst trover en son cuer*
*Envers moi corouz ne haïne*
*Por duchoise ne por roïne,*
*Qu'a lui amer estoit si buen*
*Qu'a mon cuer prenoie le suen !*
*De lui me penssoie autressi*
*Qu'il se tenoit a mon ami*
*Toute sa vie et son eage ;*
*Quar bien connois a mon corage,*
*S'avant morust, que tant l'amaisse*
*Que après lui petit duraisse :*
*Estre morte o lui me fust mieux*
*Que vivre si que de mes ieus*

et que je faisais de mon mieux pour combler ses désirs, qu'il était tout mien et que, de tout son corps et de toute son âme, il me tenait pour sa dame? Et si doucement le disait-il que je l'en croyais et jamais je n'aurais pensé que, pour duchesse ni pour reine, il pût un jour trouver en son cœur de la colère, de la haine contre moi : il faisait si bon l'aimer, quand mon cœur prenait le sien! Je me disais que, lui aussi, il se réputait mon ami pour toute la durée de son âge, car, s'il était mort avant moi, je sais que je l'aurais aimé assez pour ne durer guère après lui : certes, il m'eût été moins cruel de mourir avec lui que de vivre sans jamais le revoir de mes yeux. Hélas! Amour, se peut-il qu'il ait ainsi livré notre secret? Par là, il me perd, puisque, en lui octroyant mon amour, je lui ai dit, je lui ai imposé cette clause qu'à l'heure

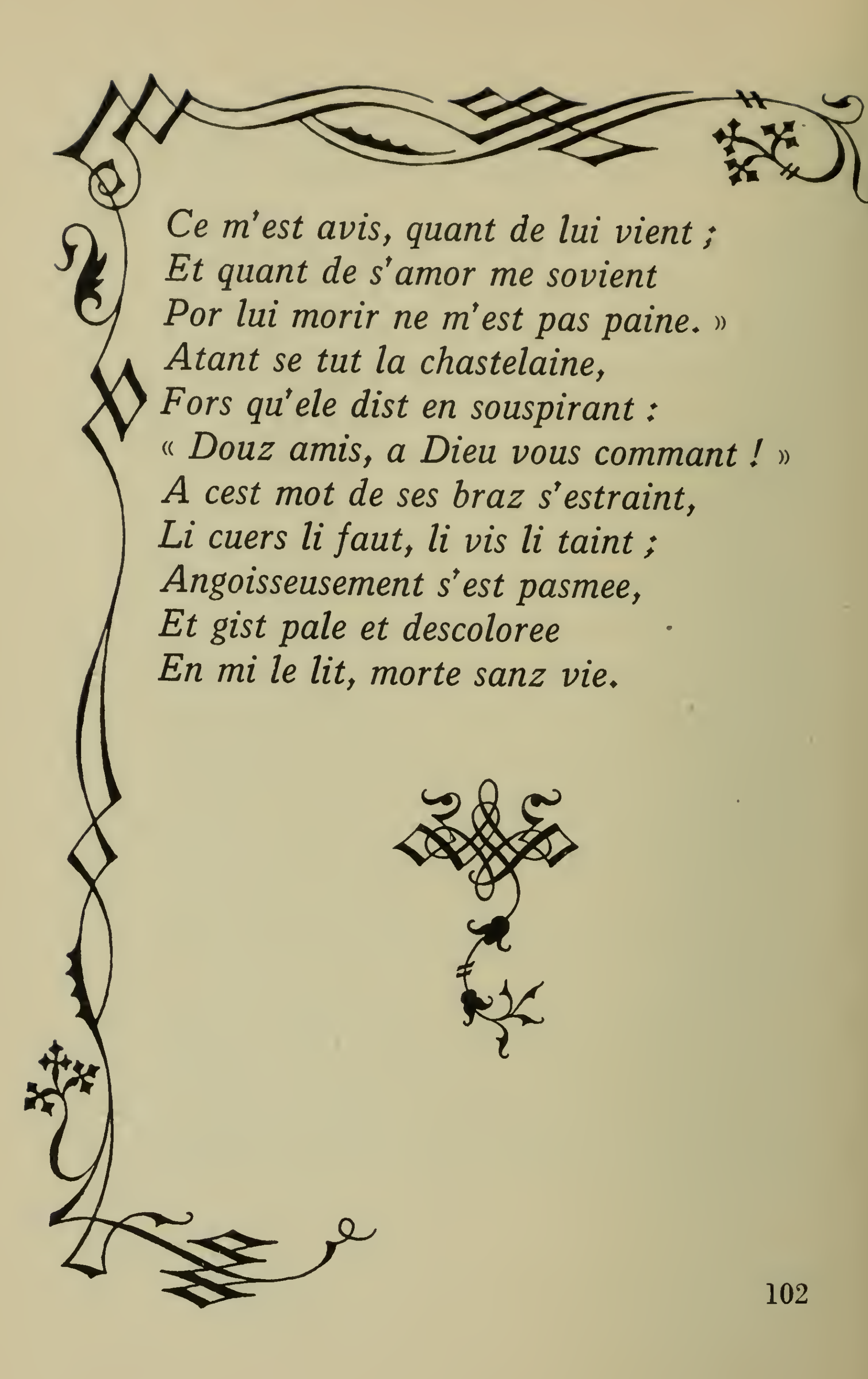


*Ne le veïsse nule foiz.*
*Ha! fine Amor! est ce donc droiz*
*Que il a ainsi descouvert*
*Nostre conseil? Dont il me pert,*
*Qu'a m'amor otroier li dis*
*Et bien en couvenant li mis*
*Que a cele eure me perdroit*
*Que nostre amor descouvreroit.*
*Et quant j'ai avant perdu lui,*
*Ne puis, après itel anui,*
*Vivre sanz lui por qui me dueil*
*Ne je ne quier ne je ne vueil;*
*Ne ma vie ne me plest point,*
*Ainz pri Dieu que la mort me doinst,*
*Et que, tout aussi vraiement*
*Com je ai amé leaument*
*Celui qui ce m'a porchacié,*
*Ait de l'ame de moi pitié,*
*Et a celui qui a son tort*
*M'a trahie et livree a mort*
*Doinst honor; et je li pardon.*
*Ne ma mort n'est se douce non,*

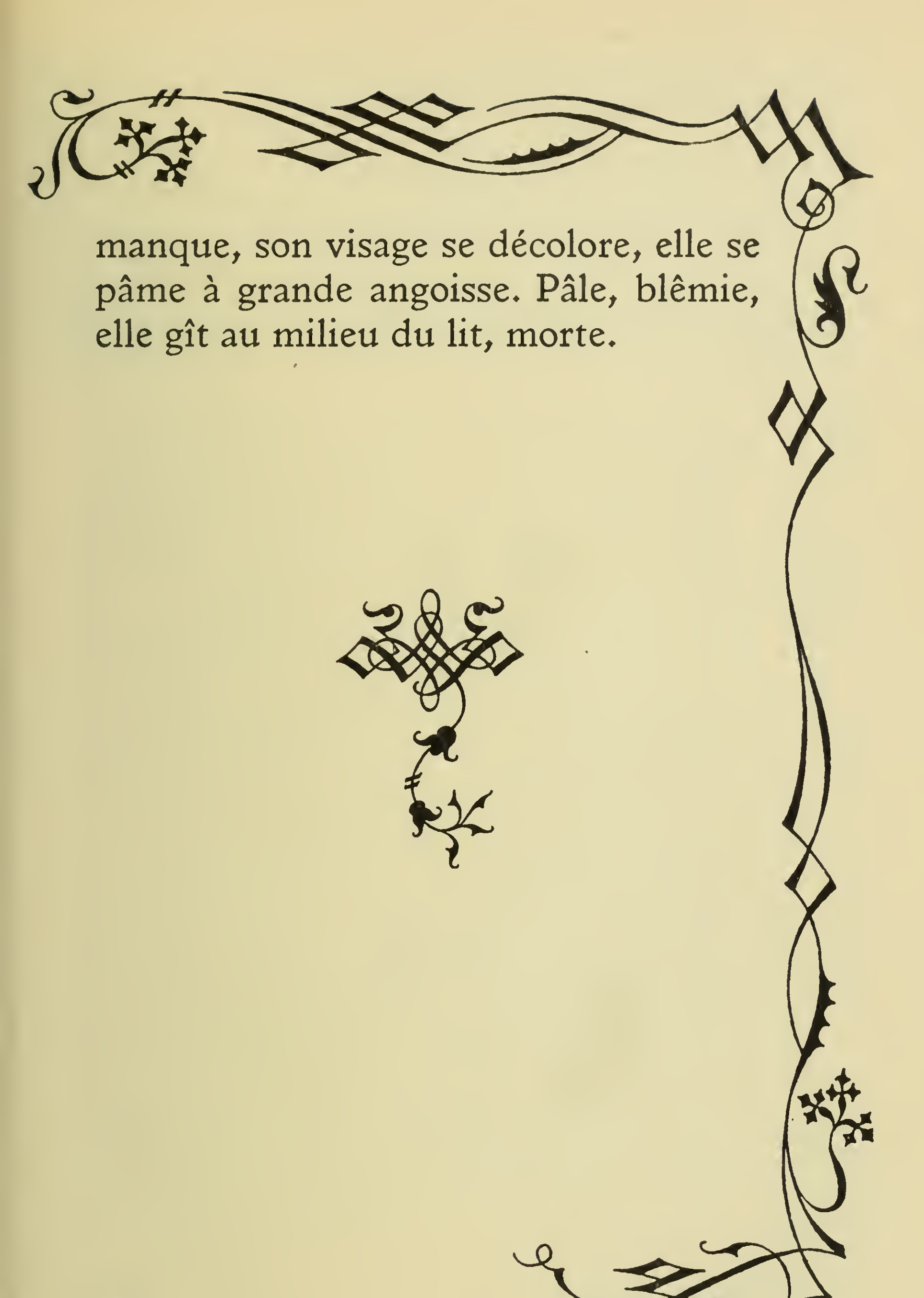
même où il le révélerait, il me perdrait. Or, voici que je l'ai perdu avant qu'il m'ait perdue : dans une telle infortune, je ne puis, ni ne désire, ni ne veux vivre sans lui, que je pleure ; la vie ne m'est plus que déplaisir, et je prie Dieu de m'octroyer la mort.

Autant que je suis certaine de l'avoir loyalement aimé, lui qui a tramé ma misère, autant puissé-je être assurée que Dieu aura pitié de mon âme et qu'il accordera tous les biens à celui qui sans droit m'a trahie et condamnée à mourir ! Et je lui pardonne. En ma mort, puisqu'elle vient de lui, je ne trouve que douceur. Il m'a aimée : à ce souvenir, mourir pour lui ne m'est pas une souffrance. »

La châtelaine s'est tue. Elle ne dit plus qu'un mot, dans un soupir : « Doux ami, Dieu vous garde ! » Elle étreint sa poitrine de ses deux bras. Le cœur lui



*Ce m'est avis, quant de lui vient ;*
*Et quant de s'amor me sovient*
*Por lui morir ne m'est pas paine.* »
*Atant se tut la chastelaine,*
*Fors qu'ele dist en souspirant :*
« *Douz amis, a Dieu vous commant !* »
*A cest mot de ses braz s'estraint,*
*Li cuers li faut, li vis li taint ;*
*Angoisseusement s'est pasmee,*
*Et gist pale et descoloree*
*En mi le lit, morte sanz vie.*



manque, son visage se décolore, elle se pâme à grande angoisse. Pâle, blêmie, elle gît au milieu du lit, morte.



*MÈs ses amis ne le set mie*
*Qui se deduisoit en la sale*
*A la carole et dansse et bale ;*
*Mès ne li plest riens qu'il i voie,*
*Quant cele a cui son cuer s'otroie*
*N'i voit point, dont mout se merveille ;*
*Si a dit au duc en l'oreille :*
*« Sire, qu'est ce que vostre niece*
*Est demoree si grant piece*
*Que n'est aus caroles venue ?*
*Ne sai se l'avez mise en mue. »*
*Et li dus la carole esgarde,*
*Qui de ce ne s'estoit pris garde.*
*Celui a soi par la main trait,*
*Et droit en la chambre s'en vait ;*
*Et quant ilueques ne la trueve,*
*Au chevalier commande et rueve*
*Qu'en la garderobe la quiere,*

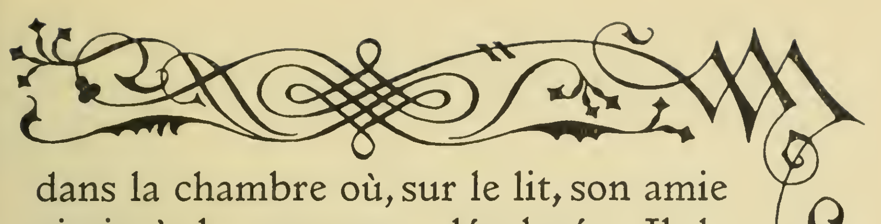


OR son ami ne sait rien, qui dans la salle se livre aux danses, caroles et baleries. Mais rien qu'il y voie ne lui agrée, puisqu'il n'y voit pas celle à qui son cœur s'est donné. Surpris, il dit au duc :

« Sire, pourquoi votre nièce tarde-t-elle si longuement à venir aux caroles ? L'auriez-vous mise en pénitence ? »

Le duc, qui n'avait pas remarqué son absence, jette les yeux sur la carole. Il prend le chevalier par la main, l'emmène droit à la chambre. N'y trouvant pas la châtelaine, il le prie d'aller la quérir dans la chambre voisine : il le veut ainsi pour leur donner quelque joie, celle d'une étreinte ou d'un baiser. Le chevalier, qui lui en sait gré, entre

*Quar il le veut en tele maniere*
*Por leenz entr'eus solacier*
*Com d'acoler et de besier.*
*Et cil, qui li en sot hauz grez,*
*Est en la garderobe entrez*
*Ou s'amie gisoit enverse*
*El lit, descoloree et perse.*
*Cil maintenant l'acole et baise,*
*Qui bien en ot et lieu et aise;*
*Mès la bouche a trovee froide*
*Et partout bien pale et bien roide,*
*Et au samblant que li cors moustre*
*Voit bien qu'ele est morte tout outre.*
*Tantost toz esbahiz s'escrie :*
*« Qu'est ce? las! est morte m'amie? »*
*Et la pucele sailli sus*
*Qui aus piez du lit gisoit jus,*
*Et dist : « Sire, ce croi je bien*
*Qu'ele soit morte, qu'autre rien*
*Ne demanda puis que vint ci,*
*Fors le corouz de son ami*
*Dont ma dame l'ataïna*



dans la chambre où, sur le lit, son amie gisait à la renverse, décolorée. Il la serre dans ses bras, lui donne un baiser : c'est l'instant, croit-il. Il a rencontré la bouche froide, déjà raidie. Les membres, il le voit, ont toutes les apparences de la mort. Plein d'horreur, il s'écrie :

« Qu'est-ce ? Hélas ! est-elle morte, mon amie ? »

Alors la fillette couchée au pied du lit se leva et lui dit :

« Oui, sire, elle doit être morte, car depuis qu'elle est entrée céans, elle n'a parlé que de sa mort et de la peine qui lui venait de son ami, dont ma dame lui a fait reproche, ainsi que d'un petit chien : de là, une douleur mortelle. »

Le chevalier a compris : c'est ce qu'il a dit à son seigneur qui l'a tuée. Il dit, en son désespoir :

« Hélas ! mon doux amour, la plus courtoise, la meilleure et la plus loyale



*Et d'un chienet la ramposna,*
*Dont li corouz li vint morteus.»*
*Et quant cil entent les mos teus,*
*Que ce qu'il dist au duc l'a morte,*
*Sanz mesure se desconforte :*
*« Ha ! las ! dist il, ma douce amor,*
*La plus cortoise et la meillor*
*C'onques fust et la plus loial,*
*Comme trichierres desloial*
*Vous ai morte ! Si fust droiture*
*Que sor moi tornast l'aventure,*
*Si que vous n'en eüssiez mal ;*
*Mès cuer avïez si loial*
*Que sor vous l'avez avant prise.*
*Mès je ferai de moi justise*
*Por la trahison que j'ai fete.»*
*Une espee du fuerre a trete*
*Qui ert pendue a un espuer,*
*Et s'en feri par mi le cuer.*
*Cheoir se lest sor l'autre cors ;*
*Tant a sainié que il est mors.*



qui ait jamais été, c'est moi, un traître, un félon, qui vous ai livrée à la mort! Il eût été juste que mon tort retombât sur moi, sans vous nuire ; mais vous l'avez avant moi pris sur vous, tant votre cœur était loyal! Du moins je ferai de moi bonne justice, en châtiment de ma traîtrise. »

Il y avait là, suspendue à un croc, une épée. Il la tire du fourreau, s'en frappe en plein cœur et se laisse tomber sur l'autre corps. Son sang se répand, tant qu'il en meurt.







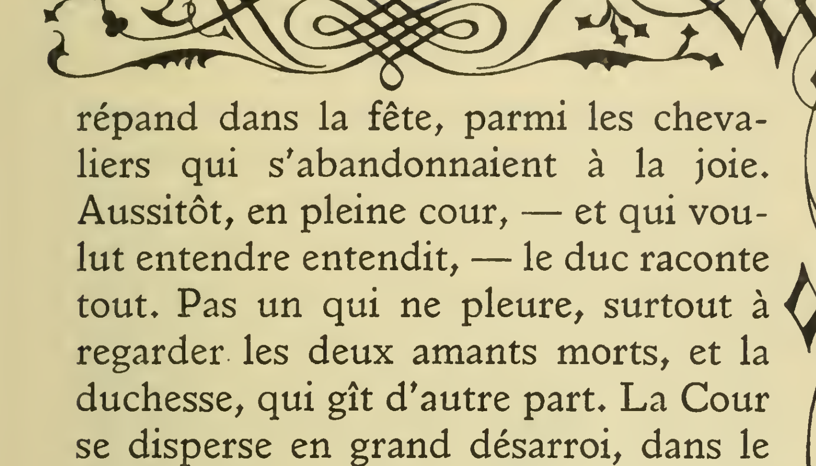
*Et la pucele est hors saillie,*
*Quant ele vit les cors sanz vie:*
*Hidor ot de ce que les vit.*
*Au duc qu'ele encontra a dit*
*Ce qu'ele a oï et veü,*
*Si qu'ele n'i a riens teü,*
*Comment l'afere ert commencié,*
*Neïs du chienet afetié*
*Dont la duchoise avoit parlé.*
*Ez vous le duc adonc dervé.*
*Tout maintenant en la chambre entre,*
*Au chevalier trest fors du ventre*
*L'espee dont s'estoit ocis;*
*Tantost s'est a la voie mis*
*Grant oirre droit a la carole,*
*Sanz plus tenir longue parole,*
*De maintenant a la duchesse,*
*Se li a rendu sa promesse,*



A LA vue des deux corps sans vie, la fillette s'est jetée au dehors, éperdue. Elle trouve le duc, lui dit, depuis le commencement, ce qu'elle a vu et ouï, sans rien omettre, non pas même le propos de la duchesse sur le petit chien bien dressé.

Voilà le duc hors de lui. Il pénètre dans la chambre, retire de la poitrine du chevalier l'épée dont il s'est tué, marche aussitôt à grands pas vers la chaîne des danseurs, va droit à la duchesse et lui tient parole : l'épée qu'il tenait nue, il la lui assène sur la tête, sans un mot, en sa colère. La duchesse tombe à ses pieds, sous les regards de tous ceux de la contrée. Le trouble se

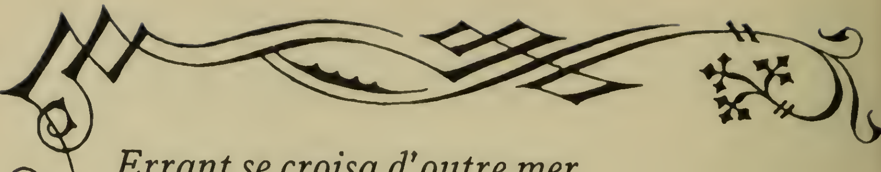
*Que el chief li a embatue*
*L'espee que il tenoit nue,*
*Sanz parler, tant estoit iriez.*
*La duchoise chiet a ses piez,*
*Voiant toz ceus de la contree :*
*Donc fu la feste mout troublee*
*Des chevaliers qui la estoient,*
*Qui grant joie menee avoient.*
*Et li dus trestout ausi tost,*
*Oiant toz, qui oïr le vost,*
*Dist tout l'afere en mi la cort.*
*Lors n'i a celui qui n'en plort,*
*Et nommeement quant il voient*
*Les deus amanz qui mort estoient,*
*Et la duchoise d'autre part ;*
*A duel et a corouz depart*
*La cort et a meschief vilain.*
*Li dus enterrer l'endemain*
*Fist les amanz en un sarqueu,*
*Et la duchoise en autre leu ;*
*Mès de l'aventure ot tel ire*
*C'onques puis ne l'oï on rire ;*



répand dans la fête, parmi les chevaliers qui s'abandonnaient à la joie. Aussitôt, en pleine cour, — et qui voulut entendre entendit, — le duc raconte tout. Pas un qui ne pleure, surtout à regarder les deux amants morts, et la duchesse, qui gît d'autre part. La Cour se disperse en grand désarroi, dans le deuil et l'horreur.

Le lendemain le duc fit enterrer les amants, ensevelis dans un même cercueil, et la duchesse en un autre lieu. Mais sa douleur était si grande que jamais plus on ne l'entendit rire. Il prit aussitôt la croix d'outre-mer et s'en fut, pour ne plus revenir. Là-bas, il se fit Templier.

Ah! Dieu! tous ces encombres, toutes ces infortunes vinrent de ce que le chevalier avait eu le malheur de révéler ce qu'il devait celer, ce que son amie lui



*Errant se croisa d'outre mer,*
*Ou il ala sanz retorner,*
*Si devint ilueques Templier.*

*A ! Dieus ! trestout cest encombrier*
*Et cest meschief por ce avint*
*Qu'au chevalier tant mesavint*
*Qu'il dist ce que celer devoit*
*Et que desfendu li avoit*
*S'amie qu'il ne le deïst,*
*Tant com s'amor avoir vousist.*
*Et par cest example doit l'en*
*S'amor celer par si grant sen*
*C'on ait toz jors en remembrance*
*Que li descouvrirs riens n'avance*
*Et li celers en toz poins vaut.*
*Qui si le fet, ne crient assaut*
*Des faus felons enquereors*
*Qui enquierent autrui amors.*

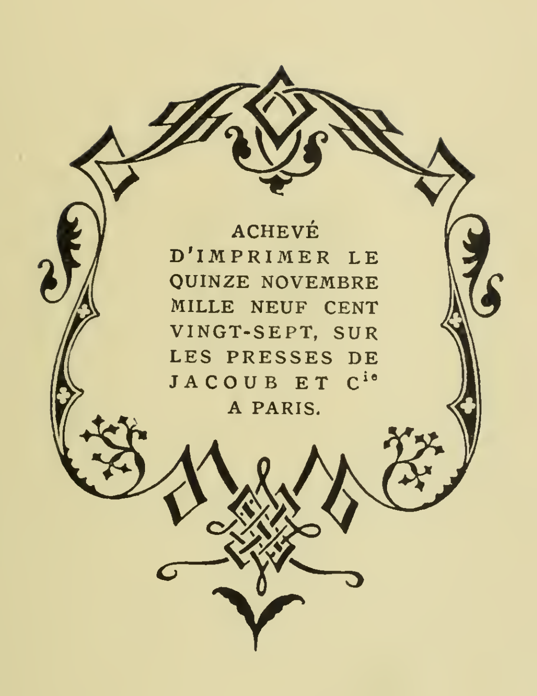


avait fait défense de dire aussi longtemps qu'il voudrait garder son amour. Et par cet exemple on voit qu'il faut tenir sagement ses amours secrètes et se rappeler sans cesse qu'on ne gagne jamais rien à les découvrir, qu'en toute occurence mieux vaut les cacher. Qui fait ainsi ne craint pas l'assaut des faux et félons guetteurs, qui épient les amours d'autrui.





IL A ÉTÉ TIRÉ
100 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
JAPON CONTENANT
UNE SUITE DES
BOIS SUR VELIN ET
301 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
VERGÉ DE RIVES.



ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE
QUINZE NOVEMBRE
MILLE NEUF CENT
VINGT-SEPT, SUR
LES PRESSES DE
JACOUB ET Cie
A PARIS.



